

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LE CONNÉTABLE DE BOURBON

Ce traître, dont le nom fut biffé par Henri IV sur la généalogie royale des Bourbons, était descendant de Saint Louis par Robert de France, sixième fils du saint roi et de Marguerite de Provence. La branche cadette à laquelle il appartenait portait le nom de Montpensier : il était fils de Gilbert de Montpensier, homme d'une valeur bouillante et imprudente, qui perdit le royaume de Naples, confié à sa garde par Charles VIII, et qui perdit la vie en même temps ; sa mère était Clarisse de Gonzague. Son frère aîné mourut de douleur en apprenant que Naples était rendu, expiant d'avance, par sa loyauté, les félonies qui allaient souiller son blason.

Charles de Bourbon parut à la cour de France, vers la fin du règne de Louis XII ; il était très jeune, très beau, très adroit aux exercices chevaleresques ; les tournois et les passes d'armes, les mascarades et les ballets le trouvaient toujours brillant et magnifique, et il eut le malheur d'exciter une violente passion dans l'âme d'une princesse que son âge, sa position, sa dignité, auraient dû préserver de semblables faiblesses. Cette princesse était Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de l'héritier de la couronne, qui devint François I^{er}.

L'amour d'une femme ardente et vindicative fut un grand péril dans la vie de Charles de Bourbon : il n'y répondit pas ; il se borna à rendre à Louise de Savoie les hommages qu'exigeaient son rang, son âge et leur degré de parenté ; elle lui offrit sa main, il éluda cette proposition, et il ne chercha d'autre gloire et d'autres succès que ceux des armes. Il se signala, à peine âgé de vingt ans, à la bataille d'Agnadel, où Louis XII commandait en personne, où la

Trémouille, pour exciter ses soldats, leur criait : « *Enfants, le roi vous voit !* » et, au retour en France, le roi témoigna à son jeune parent une vive affection : tout lui souriait : il portait le nom le plus illustre, il devait hériter d'une fortune immense, il avait tous les dons extérieurs, un noble visage, la taille d'un chevalier ; ses mœurs, dans ce siècle de licence, étaient réglées et austères ; il avait montré à Agnadel une intelligence et un courage remarquables ; le vieux roi le chérissait, la mère du roi futur le servait de tout son pouvoir, et sollicitait pour lui les emplois et les distinctions ; il semblait que la gloire la plus pure devait couronner la vie la plus heureuse ; mais cette âme orgueilleuse, lorsqu'elle fut poussée au désespoir, se révolte, se perd, et veut perdre la patrie avec elle.

A vingt-trois ans l'avenir était à lui ; Louis XII voulut le marier, et choisit pour lui la petite-fille de Louis XI, Suzanne de Beaujeu, fille de Pierre et de cette Anne de Beaujeu qui avait si bien gouverné la France pendant la jeunesse de Charles VIII. Ce mariage unissait les deux branches de la maison de Bourbon, et donnait au duc de Montpensier des biens immenses ; il réunissait les duchés de Bourbonnais et d'Auvergne, les comtés de Forez, de la Marche, de Montpensier, et il prit le titre de duc de Bourbon, nom sous lequel il est arrivé à la postérité. Son mariage irrita profondément Louise de Savoie, elle chercha à s'en venger, elle voulut susciter des ennemis à celui qui l'avait repoussée, mais en ce moment la faveur du duc de Bourbon était au comble, elle ne put rien contre lui. Louis XII mourut, François I^{er} monta sur le trône ; les éternelles guerres d'Italie recommençaient, le jeune

roi donna l'épée de connétable à son cousin, et partit avec lui pour la conquête du Milanais (1515).

Le duc de Bourbon justifia ce choix et cette distinction par ses talents et sa froide énergie : la discipline établie dans l'armée, les Alpes traversées par des chemins que l'on croyait impraticables, le général ennemi surpris dans son lit, la victoire de Marignan gagnée contre l'indomptable furie des Suisses, les clefs de la citadelle de Milan, avec la Lombardie, remises aux mains de François I^{er}, placèrent hors de pair le jeune connétable et mirent le sceau à sa réputation. Il resta en Italie pour gouverner le Milanais qu'il avait conquis, et là encore il montra une sagesse supérieure à toutes les difficultés que le vainqueur peut rencontrer dans le pays dont il a triomphé. Les louanges du connétable étaient dans toutes les bouches. François I^{er}, ce roi chevalier, en conçut-il de l'ombrage ? Eut-il des soupçons contre ce prince du sang, si proche de la couronne, chéri des troupes et du peuple, si puissant en vassaux, en terres, en revenus, et à qui la charge de connétable conférait tant d'autorité ? Fut-il influencé par sa mère ? on ne sait, mais le connétable fut rappelé en France ; il revint, il ne témoigna aucun mécontentement. La modération de son caractère l'emporta sur son mécontentement ; on lui retrancha des pensions, sous prétexte des grandes nécessités de l'État, il se tut ; Louise de Savoie lui offrit son appui, afin qu'on lui rendit justice ; il refusa avec fierté.

Vers ce temps, la duchesse de Bourbon mit au monde un fils, son premier né, et François I^{er} accepta de le tenir sur les fonts du baptême. Il se rendit à Moulins, et il fut reçu avec un luxe et une splendeur qui l'irritèrent. Cinq cents gentilshommes, feudataires de la maison de Bourbon, vêtus de velours, ayant au cou une chaîne d'or, montés sur des chevaux de prix, escortaient le connétable allant à la rencontre du roi. Rien ne fut comparable à la beauté des festins et des fêtes, et François en conçut de l'ombrage : les magnificences de Vaux n'irritèrent-elles pas Louis XIV contre Fouquet ? Cet enfant, pour la naissance duquel on avait déployé tant de splendeurs, mourut bientôt et la jeune mère le suivit (1522) ; aussitôt, les espérances de Louise de Savoie se ranimèrent.

Elle était la plus proche héritière de Suzanne de Beaujeu, morte duchesse de Bourbon ; en l'épousant, le connétable était certain de conserver ces magnifiques domaines, qui lui donnaient une position si importante ; il était sûr de se concilier la faveur du roi, qui aimait sa mère, et pourtant il refusa, et s'exprima en termes acerbes, à l'amiral Bonnivet, qui lui proposait cette union. L'historien Pasquier dit, en parlant de ces propositions matrimoniales : *Si le connétable eût eu pour agréable le mariage avec la mère du roi, cette princesse pouvait réparer toutes les brèves de ses mécontentements. Elle n'eût pas alors remué cette grande querelle* (il parle du

procès qu'elle lui intenta), *fondée principalement sur une vengeance. Son malheur ne permit pas qu'il entendit à ce mariage, et depuis ses affaires allèrent de mal en pis.*

La duchesse d'Angoulême (Louise de Savoie) n'ayant plus d'espoir de fléchir le connétable, outrée de se voir méprisée, se livra aux conseils du chancelier Du Prat, et elle réclama, devant le Parlement de Paris, la succession de Bourbon.

Montholon, célèbre avocat du temps, défendit la cause du connétable ; nous n'entrerons pas dans les détails juridiques de ce célèbre procès, qui reposait sur l'interprétation de la loi salique, favorable aux droits de la défenderesse ; on prévoyait un arrêt en sa faveur... elle fit encore offrir sa main au connétable ; il la refusa avec hauteur. Rien ne put ébranler son âme inflexible, et, pour mieux témoigner de sa résolution, il demanda au roi la main de Renée de France, fille de Louis XII. Cette princesse, en fille avisée, dit qu'elle ne voulait pas d'un homme qu'on allait dépouiller.

Ce dernier coup acheva-t-il de détacher l'âme du connétable de ses devoirs envers son pays et son roi ? On peut le croire, car c'est à ce moment que l'on fixe ses premières négociations avec Charles-Quint. Le puissant Empereur accueillit ses ouvertures, et, pour le tenter mieux, il lui promit le royaume de Bourgogne et la main d'Éléonore d'Autriche. Mais combien cruelles et déshonorantes les conditions mises à ces promesses décevantes ! Le connétable devait, à l'entrée en France des troupes impériales par le Languedoc et à l'arrivée des Anglais par Calais, soulever toutes les provinces de son apanage et marcher à la rencontre de l'Empereur avec dix mille hommes, et il devait tâcher de se saisir de la personne du roi. Il promit tout.

Telle fut l'horrible félonie à laquelle Bourbon consentit. Il rassembla ses gentilshommes et ses amis à Moulins, les excitant à le suivre au delà des Alpes, où le roi devait recommencer la guerre, et il ne leur cacha pas ses desseins. Deux d'entre eux, accablés de l'horreur d'une semblable trahison, la révélèrent au roi, et, soit bonté naturelle, soit vues politiques, François I^{er} voulut user de douceur envers le grand coupable. Il se rendit à Moulins, et seul avec le connétable, il lui dit qu'il connaissait les traités conclus avec Charles-Quint. Le connétable avoua tout, en ajoutant que si on suspendait le procès qui allait le déposséder de ses biens il reprendrait le service du roi avec la même fidélité qu'autrefois. François I^{er} promit seulement de l'indemniser, et l'embrassa en disant qu'il comptait sur lui et qu'ils se retrouveraient à Lyon.

Soit que le futur traître n'eut point foi aux promesses du roi, soit que ses engagements fussent trop formels, il passa rapidement en Italie, et se mit au service de Charles-Quint. La trahison était consommée.

La France fut sauvée de l'invasion des troupes impériales par le courage de Lautrec en Guyenne, par les héroïques efforts du duc de Guise en Champagne; le roi fit redemander au duc de Bourbon l'épée de connétable et le collier de l'ordre de Saint-Michel; il répondit qu'on lui avait ôté l'épée lorsqu'on avait donné le gouvernement du Milanais à Lautrec; quant au collier, on le trouverait au chevet de son lit. On le dégrada de sa charge, sa dépouille fut partagée, il ne lui resta que son nom.

Toute l'Italie était soulevée contre les Français; malheureusement François I^{er} donna le commandement de ses troupes à l'incapable et présomptueux Bonivet, et l'armée des Impériaux réunissait parmi ses généraux l'habile et généreux Pescaire, l'expérimenté de Lannoy, et enfin, le duc de Bourbon, qui s'accordait avec eux, qui leur obéissait, lui, si orgueilleux, et à qui tout semblait bon, pourvu qu'il vit s'abaisser la fortune de la France.

Les Français avaient Bayard; il fut, on le sait, tué dans cette guerre cruelle, et le duc de Bourbon le trouva mourant au pied d'un arbre. Il voulut le consoler, mais Bayard lui répondit :

« Je ne suis pas à plaindre, je meurs en homme de bien; je vous plains, vous qui portez les armes contre votre roi et votre pays, et contre votre serment. » (1524).

L'armée française se repliait; Bourbon voulait la poursuivre et pénétrer jusqu'à Lyon, mais Charles-Quint n'osa aventurer ses troupes sur la parole et les promesses d'un parjure; il lui fit faire le siège de Marseille, qui demeura sans effet. François I^{er}, encouragé par cet échec de l'ennemi, repassa les Alpes, et bientôt il mit le siège devant Pavie.

Le duc de Bourbon avait fait de grandes levées de troupes en Allemagne, et il vint secourir Pavie et offrir la bataille aux Français. On sait quelle en fut l'issue funeste : l'armée défaite, le roi prisonnier et refusant de remettre son épée au duc de Bourbon, tandis qu'il la confia, avec des paroles d'estime, au comte de Lannoy. A cette bataille furent pris et tués tous les gentils-hommes de l'armée, c'est-à-dire, une grande partie de la noblesse de France, et l'on ne peut contester que c'est au duc de Bourbon que l'Autriche dut cette éclatante victoire (1525).

Au souper du roi, le duc se mit à genoux devant lui, en lui présentant la serviette, mais le roi refusa ses services, ces mêmes services que le roi Jean, prisonnier à Poitiers, avait acceptés avec tant de courtoisie des mains du prince Noir, son vainqueur.

Le transfuge reçut peu de récompense de ses éminents services; il apprit bientôt que la princesse Éléonore, que Charles-Quint lui avait promise, allait épouser François, I^{er}, et serait le garant de la paix entre les deux monarches; le royaume de Bourgogne s'évanouissait en fumée;

les généraux espagnols ne cachaient pas le mépris que leur inspirait sa trahison, mais il était engagé, et il poursuivrait sa route. Renvoyé en Lombardie, sans argent, avec des troupes toujours prêtes à se mutiner, il devient un capitaine de partisans, lui, qui avait commandé les armées de la France; il vivait au milieu des séditions, on tuait ses officiers, on pillait ses équipages, il n'avait pas un sol dans sa caisse, et, pour contenter ses bandes désordonnées, qui n'obéissaient guère qu'à lui, il conduisit mettre le siège devant Rome, la capitale du monde chrétien, dernier crime qui couronna la trahison dont il avait, hélas ! souillé sa vie.

« Le connétable, dit Guichardin, campa le 5 mai » 1527 dans les prés voisins de Rome, et députa » cavalièrement vers le pape un trompette pour » lui demander passage par la ville, afin de conduire son armée vers le royaume de Naples. Le » lendemain, à la pointe du jour, il donna un » violent assaut au Borgo, et un brouillard épais, » élevé durant la nuit, favorisa l'approche de ses » troupes. Dès le commencement de l'attaque, » Bourbon, ne trouvant pas que les Allemands » agissaient avec assez de vigueur, alla combattre » à leur tête, et fut tué sur-le-champ d'un coup » d'arquebuse.

« La ville sainte fut prise, et il n'est pas possible d'écrire ni même d'imaginer quelle fut la » désolation de cette ville, qui semble destinée à » passer tour-à-tour du plus haut point de grandeur aux plus affreuses calamités; car c'était » la seconde fois qu'elle se voyait abandonnée à » la fureur des soldats, et il y avait 980 ans que » les Goths l'avaient aussi cruellement saccagée. »

Telle fut la mort du connétable de Bourbon, et le sac de Rome fut sa pompe funèbre. Il avait trente-sept ans. La haine et l'amour de Louise de Savoie le poussèrent à sa perte; néanmoins, sa félonie paraît inexcusable, et deux fois en deux cents ans la France se vit accablée par la trahison d'un de ses princes Robert d'Artois et Charles de Bourbon.

Les condottieri que Bourbon conduisait lui élevèrent un tombeau à Gaëte; deux siècles après, le duc de Guise vit le corps embaumé, debout, revêtu d'une casaque de velours, le casque en tête et le bâton de commandement à la main. Il était d'une taille gigantesque et d'une mine très fière.

Nous avons sous les yeux un portrait authentique du connétable; il a de grands traits à la François I^{er}, des cheveux d'un brun roux, le teint coloré, une physionomie rude et hautaine.

Il est vêtu d'un pourpoint brodé d'or, et il porte une toque brune, ornée d'un joyau et d'une plume rouge.

Le procès civil du connétable était encore en suspens au moment de sa mort; ses biens furent attribués à la couronne; le procès criminel le privait de son nom, que sa trahison avait deshonoré, et de toutes ses dignités.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LES FEMMES PHILOSOPHES

PAR M. DE LESCURE

Ce fut une des plus tristes étrangetés de ce XVIII^e siècle, plein d'anomalies, que cette coterie de femmes philosophes, qui, renonçant à la foi de leurs aïeules, à cette foi qui produisit tant de grandes œuvres sous le règne de Louis XIII, voulurent suivre dans leurs erreurs les écrivains de l'Encyclopédie, et tinrent dans leurs salons, où se réunissaient la ville et la cour, école de ce qu'aujourd'hui nous nommons la *libre-pensée*. Émancipées de l'école évangélique, affranchies des liens moraux, qui sont autant de précieuses barrières, enivrées d'orgueil, frivoles et pédantesques, disciples d'Épicure et disciples de Pyrrhon, elles répandirent autour d'elles le scandale de leurs exemples et de leurs leçons; elles préparèrent, de la Régence à la Révolution, la chute de l'ordre social, et, livrées à leurs passions, appuyées sur de vains sophismes, libres de tout frein, elles furent, la plupart, aussi malheureuses qu'elles étaient coupables. C'est la conclusion que l'on peut tirer du bon et beau livre de M. de Lescure.

Il a donc écrit l'histoire de ces dévotes de Diderot et de Voltaire, de ces fanatiques de Rousseau, qui ont si puissamment aidé aux doctrines philosophiques, qui les ont abritées sous l'égide de leur nom, de leur richesse, de leur crédit, et leur ont fait faire leur chemin dans le monde : les hommes n'y auraient pas suffi, ce sont les femmes qui les ont mises en lumière et en œuvre, au détriment de leur propre honneur, au détriment de leur repos aussi, car il n'est ni doux ni léger le joug des passions sous lequel elles courbaient la tête, et elles réalisaient la parole si profonde du psalmiste : *Elles ont refusé de croire, de peur de bien agir*. Elles ont fait tant de mal, ces femmes si brillantes, si lettrées, si aimables ! Frondeuses par nature, elles frondaient Dieu, comme leurs devancières, le Mazarin; elles propageaient les dangereux pamphlets et les livres dissolvants; les conversations présidées, encouragées par elles, sapaient tout ce qu'on doit respecter, et de madame du Deffand

à madame Roland, elles vont à l'envi, toujours révoltées, toujours incroyantes, toujours misérables.

Cortège triste à voir que celui de toutes ces philosophes, les unes, disciples de Voltaire, railleuses et sceptiques, les autres filles de Rousseau, faibles de cœur et de conduite, et chacune d'elles suivant les voies larges de la morale indépendante. Nous y comptons madame du Deffand, si spirituelle, et dont les lettres ont peut-être plus de profondeur que celles de madame de Sévigné; elle passa sa longue vie à douter de tout, de Dieu et des hommes, et elle éprouva, alors qu'elle était aveugle et plus que septuagenaire, une affection ardente pour Horace Walpole, sentiment sénile qui abreuvait d'amertume ses dernières années; puis ensuite mademoiselle de Lespinasse, pleine d'esprit, de finesse, élève du philosophe d'Alembert, qui trompa sa protectrice, madame du Deffand, et mourut, jeune encore, victime de ses passions, sans repentir ni retour vers Dieu; après c'est madame de Staël-Delaunay, l'amie de la duchesse du Maine, qui avouait ne croire qu'au néant; c'est madame du Châtelet, tant célébrée par Voltaire et dont la vie et la mort furent honteuses et misérables; c'est madame d'Épinay, ainsi que madame d'Houdelot, amies de Jean-Jacques Rousseau, et qui n'ont pas même su aimer et pratiquer ces vertus tout humaines que leur maître a célébrées avec une dangereuse éloquence; c'est madame Geoffrin, qui nourrissait les Encyclopédistes besogneux qu'elle appelait ses bêtes : elle eut bien de la peine à faire une fin à peu près chrétienne; c'est madame de Sabran, très aimable, esprit fort et vertu faible, enfin d'autres encore, dont l'intelligence, le nom, le crédit n'ont servi qu'à propager la négation de toute foi religieuse. « Elles firent » dans les mœurs, dit excellemment notre auteur, » une révolution qui devait avoir pour la société » de funestes conséquences. S'émancipant à la » fois de la tutelle domestique et des disciplines » religieuses, la femme ne consentit plus à cour- » ber sa tête frivole, enivrée d'utopies, que sous » le joug léger de la raison. Elles refusèrent de » croire aux miracles de Jésus-Christ, pour croire

» à ceux de Voltaire et de Rousseau. Nous avons vu, ajoute M. de Lescure, comment gouvernent leur cœur et leur esprit ces indépendantes, qui mirent à leur esprit et à leur cœur la bride sur le cou. Nous avons constaté quelles épouses et quelles mères firent ou plutôt ne firent pas ces belles idolâtres de la morale naturelle.... »

M. de Lescure a démontré l'impuissance de la philosophie, de la morale à former des femmes et des mères, et à celles dont il a raconté les erreurs et les infortunes il oppose quelques-unes de leurs contemporaines qui ont su vivre selon les lois de l'Évangile, qui ont su mourir, comme mouraient les martyrs. Il réalise le contraste en choisissant pour type les dames de Noailles, grandes à la fois par le nom, la vertu et le courage. Cette conclusion de son livre est par dessus tout frappante et touchante.

Nous recommandons cet ouvrage, fortement pensé, délicatement écrit, digne de la plume à laquelle nous devons la belle *Vie de Henri IV*. Les femmes qui nous lisent y trouveront de nouveaux et puissants motifs de s'attacher à la religion, qui est toute sagesse, toute raison, toute liberté et tout repos du cœur : de pareils exemples, disons-le, persuadent mieux que le sermon le plus éloquent. Voltaire écrivait jadis à Helvétius : *Nous aurions besoin d'un ouvrage qui fit voir combien la morale des vrais philosophes l'emporte sur celle du christianisme*. M. de Lescure, en écrivant les *Femmes philosophes*, s'est chargé de la démonstration.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION

PAR LE MARQUIS DE CHERVILLE

Volume amusant et gai, dont les héros sont les chers animaux, si dignes d'intérêt, si dignes de pitié, que M. de Cherville sait nous peindre sous des traits ou spirituels ou touchants. Mais

par une inconséquence, il vante les prouesses de la chasse, ce plaisir barbare, qui, pour une petite jouissance, cause aux bêtes les plus innocentes, aux lièvres timides, aux beaux chevreuils, aux oiseaux charmants, de cruelles angoisses et une cruelle mort. Qui a entendu les plaintes du lièvre blessé, les gémissements de la perdrix poursuivie, le brâlement du cerf aux abois, n'admirera guère les gros Nemrod bien armés, bien équipés, qui infligent ces souffrances à de pauvres créatures. On sait qu'un homme d'esprit les qualifiait de *bouchers prétentieux*. Mais passons, et disons que, l'amour de la chasse à part, le livre de M. de Cherville est bien divertissant, et qu'il n'est personne qui conte comme lui ces jolies histoires dont un chien, une pie, un louveteau ou un sanglier sont les héros, ni personne qui ne les lise avec plaisir. Nous les recommandons surtout aux jeunes frères de nos lectrices (1).

LA PROMESSE DE MARCELLE

PAR MICHEL AUBRAY

Toutes les qualités d'esprit et d'observation familières à l'auteur se trouvent dans ce joli roman, auquel nous souhaitons tout le succès qu'il mérite. Marcelle est une sympathique figure, dont le dévouement brille d'un éclat bien doux à côté d'Agnès, si naïve et si bonne au dehors, si profondément égoïste et dure au fond. Nous n'analyserons pas ce petit drame, de peur de le déflorer, mais nous le recommandons à toutes nos lectrices (2).

M. B.

(1) Librairie Didot — Prix, 3 francs, *franco*.

(2) Chez Dillet, 35, rue de Sèvres, Paris. — Prix 2 francs, *franco*.

CONSEILS

LA CORRESPONDANCE

J'ai entendu déclarer à un aimable jeune homme qui était bien de son temps, de notre temps, que la correspondance, le commerce des lettres, était du *vieux jeu*, un usage démodé, une vieille routine, et que, pour exprimer ses

sentiments, si on en éprouve, ses idées, si on en conçoit, ses faits et gestes, le télégraphe suffisait. Arrivé — porte bien — envoyez argent — dévoué. Voilà un exemple de télégramme filial, à l'usage de la jeune génération, qui déclare ramollis ceux qui s'amuse à remplir quatre pages pour montrer leur affection à leurs parents, leur

confiance à leurs amis. Quant aux affaires, les cartes postales sont là : elles ont l'avantage immense, pour ces jeunes hommes si occupés, de leur épargner l'ennui des longues formalités. Et puis, ne pas plier sa lettre, ne pas la cacheter, jugez donc !

Je pense que nos lectrices ne sont pas à cette hauteur d'indifférent réalisme, et que, elles du moins, goûtent quelque plaisir à recevoir des lettres, et même à y répondre. Y répondre ! c'est là ce qui fait vraiment la correspondance, l'échange des notions et des pensées, et pourtant, c'est là ce qui manque fréquemment dans les lettres, thèmes sur une fantaisie quelconque, et non réponse. Donc, le premier soin, lorsqu'on doit écrire une lettre, c'est de relire celle à laquelle on répond ; réfléchissez, voyez ce qui exige une réponse, toute demande directe est dans ce cas ; les petites nouvelles, les détails peuvent faire l'objet d'une courte observation, mais ils ne commandent pas une réponse. Faites, en quelque sorte, le plan de votre lettre ; ne laissez pas courir votre plume sans savoir où elle va : je pense que l'immortelle épistolière qui laissait sa plume la bride sur le cou, n'ignorait pas cependant dans quels sentiers elle s'engageait, et qu'elle se disait bien à l'avance : je parlerai à ma fille de l'arrivée de la duchesse de Chaulnes aux Rochers, ou des bourrées des paysannes de Vichy, ou de la mort de M. de Turenne. Et alors, sous cette plume admirable et souple, les images, les réflexions, les mots spirituels ou profonds naissaient... mais, soyez sûres qu'avant de partir, la marquise savait où elle se dirigeait.

Donc, mettez de l'ordre dans la lettre que vous voulez écrire : répondez, si c'est une réponse ; et puis, selon le degré d'amitié et d'intimité, parlez, livrez-vous, contez ce qui vous arrive, vos aventures en voyage, si vous êtes en voyage et loin de ceux qui vous sont chers, vos occupations, vos lectures, si vous croyez que ces détails puissent intéresser. Tout intéresse un père, une mère, une sœur ; mais les amies ne sont pas d'un tempérament aussi dévoué : aussi parlez-leur d'elles-mêmes, montrez l'intérêt que vous inspire leur santé, leur situation ; soyez aimable dans une lettre comme dans une conversation, en vous occupant plus d'autrui que de vous-même.

Variez vos sujets : une lettre qui n'est consacrée qu'à un seul sujet fatigue et ennuie, quel que soit le talent de la rédaction ; il faut de tout

aux entretiens, mot qui peut s'appliquer à l'art épistolaire, et vraiment, pour peu qu'on ne se livre pas à la paresse de l'esprit, trop commune dans la jeunesse, on trouvera en soi et autour de soi de quoi remplir quatre pages. La réponse à la lettre précédente, des nouvelles (en y observant les lois de la prudence et de la charité), une réflexion sur ce qui vous préoccupe en particulier (la santé des vôtres, par exemple) ou sur ce qui préoccupe en général ; quelques mots d'amitié, de politesse, et voilà les quatre pages remplies, et agréables à lire, si vous vous appliquez à écrire d'une façon simple et claire, sans prétentions, mais aussi sans un excès de négligence. Évitez les répétitions et les amphibologies. Songez qu'une lettre se lit souvent en courant, et qu'il importe d'être lucide pour être bien compris. Mettez une grande sobriété dans les nouvelles, les bruits, les racontars, et une plus grande encore dans les observations critiques que vous auriez envie de faire sur les personnes ; une lettre peut s'égarer, une amie inconsidérée peut la communiquer ; après un décès, on peut la retrouver ; il ne faut pas que votre plume étourdie vous nuise ou nuise à d'autres.

Si, par malheur, vous deviez défendre vos intérêts par correspondance ; si vous aviez un échange de lettres difficiles, ménagez encore les termes ; la raison et le droit n'ont pas besoin de s'appuyer sur la colère ou les menaces ; gardez les formes de la courtoisie, et que la politesse chrétienne guide votre plume. Croyez-en l'expérience : elle rapporte plus de victoires que les emportements.

Quant aux lettres d'affaires, elles demandent un style concis, clair et poli. Ces lettres-là peuvent faire preuve dans un procès : il importe qu'elles soient précises.

J'ai ouï dire à un vieillard (celui-là n'avait pas connu le télégraphe !) qu'il fallait, dans une lettre, des faits, des sentiments et des idées. Je souhaite, chères lectrices, que vous mettiez en œuvre, dans chacune des lettres que vous écrirez, cette excellente définition. M. B.

P. S. — Un mot sur la forme extérieure des lettres : papier fort, couleur crème, enveloppe carrée, cachet (le cachet est joli) en cire rouge ou verte, avec les initiales ; sur le papier, les initiales en couleur, si vous le voulez, mais cela n'est pas bien nécessaire. Pas d'emblèmes ni de devises.



SEMENCE ET MOISSON

(SUITE ET FIN)

Comme Raoul était sous le charme, il faillit se mettre en colère lorsque, pour la seconde fois, cet oracle tomba des lèvres de son ami. Celui-ci crut devoir insister, donnant à ses démonstrations un tour légèrement ironique; mais Raoul se drapa dans une fierté antique et, sans répondre, prit congé de son interlocuteur au premier carrefour, car le froid sec de la matinée permettait de s'en aller à pied.

Charles s'en allait tout bonnement dormir; mais Raoul ne se proposait rien moins que d'écrire à son père en rentrant, sans même prendre un peu de repos. Il éprouvait en ce moment un besoin absolu de liberté. Les lourdes réflexions de Caton, et, de plus, ses mots piquants, avaient eu pour effet de faire cesser ses tergiversations; il voulait épouser Félicienne et, pensait-il, bien fin qui me fera voir à travers ses lunettes plutôt qu'à travers les miennes! Je n'ai déjà que trop tardé. Autant de jours de bonheur perdus!

La tête montée, il arriva dans cette chambre élégante que son père lui réservait au premier étage, dans sa maison de Paris, afin qu'il s'y reposât chaque fois qu'il prendrait son vol vers la capitale, ce qui était fréquent.

Le jeune homme commença par jeter dans sa cheminée trois bûches, des sarments et une allumette, car il était transi: même le froid du matin paraissait avoir déjà exercé quelque influence sur ses idées. Un moment, le croirait-on? il eut la velléité de se coucher, comme le plus prosaïque des hommes. Honteux de cette faiblesse et jurant de ne pas se laisser empoigner cette fois par l'indécision, sa mortelle ennemie, il endossa une chaude robe de chambre, et, installant une petite table juste en face de la cheminée, il s'assit, étendit les jambes, et, tout en se chauffant les pieds, commença la lettre par laquelle il déclarerait à son père que son choix était fait, et qu'il le pria de mener la chose rondement.

C'était bien là ce qu'il croyait écrire; mais il y avait dans les premiers *Angelus*, qui sonnaient au loin, une sorte de sainte harmonie, et il écoutait, tout surpris, comme s'il eût entendu pour la première fois ces réveils des âmes recueillies. Ces cloches lointaines, c'était comme des voix d'anges, dont il recevait les conseils:

« Que vas-tu faire? Prends garde! c'est pour toujours! »

Raoul, troublé, se levait brusquement, saisissait ses pincettes, tisonnait, non pour son feu, mais pour lui-même; puis il se chauffait les doigts, toutes choses qui calment l'imagination, autant de subterfuges ayant pour but de retarder la lettre décisive.

Quand tout cela était fait, il reprenait la pose officielle, et trempait hardiment sa plume dans l'encrier; mais l'*Angelus* sonnait encore. C'était bien sûr les cloches de quelques monastères, centres bénis où se brisent et se taisent les agitations du monde... Raoul, à cause de cela, jugeait son encre trop épaisse; il se levait encore, ouvrait une armoire, y prenait une bouteille, la débouchait, se mettait de l'encre au doigt, remplissait l'encrier, se lavait les mains et se retrouvait les jambes sous la table, les pieds devant l'âtre, et la feuille blanche sous la plume. Comment sortir de là?

Dans un moment de courage, il avait même été jusqu'à écrire: « Mon cher père, » rien de fait; on pouvait encore respirer. Le pauvre garçon ne savait plus qu'inventer pour ne pas écrire. Heureusement il crut avoir faim. Bonne aubaine!

Il fallut ouvrir une boîte de biscuits et en manger une douzaine. L'étouffement venant à bon droit, on se mit à déboucher une bouteille de vin; on en but lentement; mais encore fallut-il se retrouver assis dans son fauteuil de cuir, les jambes étendues et la plume à la main.

Enfin Raoul se sentit honteux de ses hésitations, relut trois fois son commencement: « Mon cher père... » et finit par ajouter d'une main convulsive: « Mon sort est à jamais fixé. ou du moins » ne dépend plus que de votre consentement et » du consentement d'une autre; je viens vous » dire, après avoir mûrement réfléchi... » Trois vibrations pesantes traversèrent l'espace et tombèrent lourdement dans son oreille; cette fois, plus de voix argentines, c'était la grosse cloche de Saint-Sulpice qui disait tout haut l'*Angelus*, et tout bas, comme avaient dit les cloches des Augustines et des Visitandines: Que vas-tu faire? Prends garde!... Il eut une peur d'enfer! Non, non, pas encore; j'attendrai.

Raoul pensa un moment à se coucher, ce qui

eût été si à propos; mais excité par les plaisanteries de Charles, et comme honteux de son indécision, il reprit tout à coup la plume, et fermant ses oreilles aux voix de l'air, il termina sa lettre en priant son père de vouloir bien venir, le jour même, à Paris, demander la main de mademoiselle Félicienne. Il cacheta; puis, par une force de volonté digne d'une autre cause, il alla déposer le message sur une console, dans l'antichambre. C'était là que son domestique avait coutume de prendre chaque matin ses lettres pour les porter à la poste; voyant sur celle-ci le mot *pressée*, nul doute qu'il ne courût aussitôt au premier bureau: c'est précisément ce qui arriva.

Raoul, succombant sous la fatigue de la nuit et sous les émotions épistolaires, se laissa tomber sur son lit et s'endormit. Au réveil, il crut voir dans un nuage une ombre vaporeuse, c'était Henriette!!! Vite, il s'élança dans l'antichambre... plus rien sur la console, la lettre était partie! Dans les désespoirs causés par l'indécision, il serait imprudent de s'arracher les cheveux, vu la fréquence des occasions. Raoul tomba dans un fauteuil, appuya son coude sur une table, sa tête sur sa main, et se mit à maudire son sort. Que faire à présent? Qu'allait dire son père? Et que dirait-il encore si Raoul changeait d'avis.

Les gens indécis étant de leur nature fort ennuyeux, laissons notre jeune homme à ses réflexions, et transportons-nous à Saint-Yves, où M. de Vierceux, qui fait bâtir, a désiré passer l'hiver.

À deux heures de l'après-midi, la lettre de Raoul parvint à son père. Il rompit le cachet, et, après avoir lu, il sourit tristement, comme un homme qui se moque d'une folie passagère. Froissant ensuite le papier, il le jeta au feu, puis se mit à fredonner une chansonnette d'autrefois; c'était sa ressource quand il ne voulait pas s'abandonner aux impressions pénibles.

Une heure après, une voiture publique s'arrêtait devant la grille du château: c'était celle qui faisait trois fois par jour le trajet de la gare au village et à ses annexes. Un jeune élégant descendit, vif, pressé, inquiet. Il s'élança dans la cour d'honneur, et dit à la jardinière qu'il rencontra:

« Mon père est-il déjà parti pour Paris? »

— Parti? monsieur devait donc partir?

— Ah! il est encore ici!

— Oui, mais si monsieur a affaire à Paris il est encore temps; il y a un train dans une demi-heure... Du reste, le voici. »

M. de Vierceux, beau vieillard, lesté et dispos, apparaissait au fond du vestibule. Il avait l'air préoccupé.

« Mon père, je suis venu en hâte vous supplier de... »

— Mathurine, dites à Jean d'atteler.

— Bien, monsieur.

— Mon père, où allez-vous donc?

— Eh bien, à Paris.

— Oh! je vous en conjure, n'y allez pas!

— N'y allez pas!... J'aime bien ça! Ne vas-tu pas t'occuper de mes faits et gestes?

— Excusez-moi, mon père; mais je vous prie en grâce d'oublier ma lettre!

— Ta lettre?

— Oui, la lettre que je vous ai écrite au point du jour et que vous avez dû recevoir tout à l'heure. Je n'avais pas dormi, j'avais la tête en feu; je ne savais trop ce que je faisais. Je me croyais décidé; mais je ne l'étais pas, et je ne le suis pas encore.

— Bien entendu; je te reconnais là. Si je te disais que je vais à Paris tout de même, et que tu y retournes avec moi?

— Mais... vous n'allez pas chez les Bertad?

— Précisément, j'y vais.

— Quoi! vous voudriez faire en mon nom une première démarche, juste au moment où je vous supplie de la différer.

— Quel trouble! quelle inquiétude! Ah! mon pauvre enfant, voilà bien la preuve de ton erreur profonde! Sache donc, imprudent que tu es, sache qu'un projet d'avenir doit apporter à un honnête homme le calme et cette tranquille espérance qui n'a rien de fiévreux. Quand on estime profondément une personne, et qu'on ose lui confier son nom et son honneur, on n'a pas peur, on ne connaît point ces graves soucis. Toi, tu as peur, parce que tu n'as encore subi que des influences légères, indignes de te fixer. »

« Rassuré sur le danger présent par les paroles de son père, Raoul s'étonnait de cet ordre d'atteler donné si précipitamment. Il en demanda la raison.

« Hélas! répondit M. de Vierceux, mon départ pour Paris te surprend, je le conçois; mais vraiment, tu n'y es pour rien.

— Ah! tant mieux!

— Ta lettre, je l'ai jetée au feu, la jugeant écrite dans de mauvaises conditions; car il faut être de sang froid pour nouer deux fils que rien ne dénouera. Mais voilà qu'un messenger, envoyé de Paris à Saint-Yves par M. Bertad, est venu il y a un quart d'heure apporter une bien triste nouvelle, et c'est ce qui me décide à partir par le premier train.

— Qu'y a-t-il? Est-il indiscret de vous le demander?

— Nullement. Toi-même, j'en suis certain, tu prendras part à cette douleur; mais tout autrement que moi, car tu es jeune et je suis vieux. Voici ce qui arrive: Madame Bertad, aussitôt après votre départ à tous, a fait une chute, et elle est dans le plus triste état!

— Pauvre dame, c'est affreux!

— Il faut la plaindre, c'est une grande épreuve; le mal est tel que jamais elle ne se remettra complètement. Je veux du moins lui témoigner quelque empressement, à titre de voisin de campagne.

Prendre part aux peines de nos amis, c'est, hélas ! tout ce que nous pouvons faire en pareil cas.

— Enfin, mon père, heureusement les soins ne lui manqueront pas.

— Je pense que si.

— Comment ?

— Les soins matériels ? non, assurément. Mais cette compassion du cœur, qui seule soulage le cœur, ne lui fera-t-elle pas défaut ? Bertad est un homme excellent ; mais nous n'avons pas mission, nous autres, de répondre aux besoins de détails, de nous coller à un chevet, à un fauteuil. Il faudrait un dévouement féminin.

— Mademoiselle Félicienne n'est-elle pas là, mon père ? dit Raoul à demi-voix, et comme doutant de la réponse ; car, au fait, il n'avait encore vu mademoiselle Bertad que sous l'auréole du succès, en censure, applaudie, flattée.

— Oui, Félicienne est là, je le sais ; mais je doute que cette jeune fille, si fantasque, si capricieuse, si occupée d'elle-même, se résigne à s'oublier et à se laisser oublier.

— Permettez-moi de vous dire, mon père, que je vous trouve bien sévère pour mademoiselle Bertad.

— Je ne veux pas être sévère, mon cher ami, et surtout je ne veux pas être injuste. Seulement, j'ai appris, dans le cours de ma longue vie, que l'habitude de se voir traiter avec trop de complaisance et d'imposer à tous sa volonté, rend généralement égoïste. Si Félicienne, malgré les défauts réels de son éducation, malgré l'inconcevable faiblesse qui accepte journallement ses caprices, a su devenir humble, serviable, patiente, dévouée, oh ! je la tiens pour une femme supérieure, et je serai le premier à le reconnaître devant tous. »

Le père et le fils partirent ensemble pour Paris. La présence de quelques voyageurs empêcha de reprendre l'entretien en wagon, et une heure plus tard on entra à Paris.

M. de Viergeux tenait à se faire accompagner par son fils, bien que celui-ci montrât une sorte de répugnance à se présenter dans un lieu maintenant désolé, où, la nuit même, il avait vu la joie sur tous les fronts. Le contraste était poignant. Raoul craignait aussi d'être indiscret. — Je prends tout sur moi, dit son père ; et, en quelques pas, ils franchirent la distance de la gare Saint-Lazare à l'hôtel des Bertad.

Aux abords de cette belle demeure, on voyait les derniers vestiges de la fête de nuit. L'escalier était encore orné de fleurs et d'arbustes, et il restait sous les voûtes des senteurs parfumées. Raoul devenait pensif devant ses souvenirs et cette affreuse angoisse, succédant pour la famille Bertad aux agitations d'une fête.

D'abord il ne croyait pas pénétrer jusqu'à la malade ; mais le pauvre M. Bertad, les larmes aux yeux, les bras tendus, accourut dès qu'on lui eût annoncé la visite de son vieux voisin de

campagne. Il était si touché de son empressement qu'il voulut à l'instant le faire entrer chez madame Bertad. Or, la chambre à coucher, donnant sur le grand salon, avait été, vu la foule des invités, sacrifiée aux danseurs. Raoul y avait valsé ; tout lui rappelait le plaisir, l'entrain de ce superbe bal. Il était pris d'effroi, et sa bonté naturelle se trahissait dans la gêne et l'embaras de toute sa personne. Il redoutait de se trouver en présence de madame Bertad, si cruellement éprouvée.

On passa par le grand salon.

« C'est ici, dit M. Bertad, que ma pauvre femme a glissé lorsque, ce matin, elle traversait le salon, après les feux éteints, pour aller se reposer. Elle nous a dit que tout le temps du bal elle se sentait très fatiguée ; mais elle dissimulait ce malaise afin que Félicienne pût s'amuser. »

Raoul souffrait de chacune de ces paroles, et suivait silencieusement les pas de son père. D'une part, il craignait le spectacle de la douleur, comme cela est ordinaire à la jeunesse ; d'autre part, il appréhendait de trouver Félicienne bien au-dessous de sa mission filiale.

On entra dans la chambre. Raoul demeurait en arrière.

« Venez, Raoul, dit M. Bertad, ma femme sera bien aise de vous voir. »

Raoul s'inclina et obéit. Quelle impression l'attendait ! Rien de changé à l'intérieur. Uniquement occupé des premiers soins à donner à la pauvre malade, on avait refoulé dans un angle de cette vaste chambre les banquettes de velours des danseuses. Dans les candélabres, se trouvaient encore les bougies presque consumées ; sur le parquet, des fleurs çà et là, tombées d'un bouquet. Dans ce vide silencieux il y avait une solennité douloureuse qui troublait le jeune homme.

Madame Bertad était là, sur sa chaise longue, un peu soulagée par les soins intelligents qui lui avaient été prodigués. Elle leva ses yeux attristés vers son vieil ami, et lui tendit affectueusement la main. M. de Viergeux était en effet bien compatissant et, quoiqu'il ne désirât point pour belle-fille l'enfant gâtée qu'on appelait Félicienne, il n'en était pas moins tout dévoué à ses voisins de campagne. Madame Bertad le remercia d'être venu de Saint-Yves en si grande hâte. Pauvre femme ! Elle semblait entrer dans une phase nouvelle de son existence, où il ne devait plus y avoir que souffrance et déceptions !

Nonchalamment appuyée sur le dossier de la chaise longue, et, hélas ! faut-il en convenir ?... posant encore ! Félicienne, pâle, défaite, mais toujours jolie sous cette surprise du malheur, semblait frappée au vif. Elle avait été bien réellement la reine de la fête ; vers elle avaient convergé tous les hommages ; et voilà que, tout à coup, lorsque blémie sous la fatigue du plaisir elle avait déposé gaze et fleurs pour s'étendre sur

sa couche élégante, et revoir dans les transparences du rêve ces aspects riants de sa vie, elle avait entendu les cris des serviteurs; elle était accourue, enveloppée dans une robe de chambre bleu d'azur, bordée d'hermine; ses cheveux blonds dans ce beau désordre qui sied mieux que les recherches de l'art.

C'est ainsi qu'elle apparaissait aux regards interrogateurs du vieux voisin de campagne. M. de Vierceux observait d'un œil fin cette jolie enfant combinant encore ses gestes, ses paroles, parce qu'elle se trouvait en présence d'étrangers. Rien de simple en Félicienne. Ce manque de simplicité lui ôtait la meilleure partie de ses charmes.

Sans doute elle éprouvait une peine vive en présence de l'événement; mais on ne voyait en elle aucun élan, rien qui décelât cette chaleur de sentiments que la malade aurait eu tant de bonheur à trouver dans sa fille.

Le vieillard avait dit qu'il ne voulait pas être injuste; aussi, quand il eut fait une très courte visite à ses amis malheureux, il se retira, ainsi que son fils, et s'abstint de rien préjuger.

Ils sortirent silencieusement de cette triste maison, allèrent ensemble dîner au restaurant, et regagnèrent leur demeure, en causant de tout autre chose que de ce qui les intéressait le plus. Raoul avait peur de voir tomber l'entretien; il se hâtait de le relever, craignant de laisser place à quelque réflexion relative à Félicienne. Il sentait parfaitement que la tenue de la jeune fille n'était pas ce qu'on aurait pu souhaiter en pareille circonstance; néanmoins, par une bizarrerie qui souvent se rencontre, il désirait qu'on ne le lui dit pas.

Le lendemain matin, Raoul, au lieu de chercher la solution de son problème, voulut partir pour Saint-Yves avec son père. Sa situation vis-à-vis des Bertad le gênait. Donc, sans revoir Charles, qui lui-même, d'ailleurs, retournait à Tours, il se replongea volontairement dans la solitude.

Le père de famille, de retour au foyer, se prit d'une compassion sincère pour son ami Raoul.

« Il est vraiment à plaindre, dit-il à sa femme, pauvre garçon si hésitant; et hésitant entre deux femmes, charmantes à voir, à faire danser, mais qu'on n'épouse pas quand on a réfléchi un quart d'heure. C'est dommage! Il est si bon! Je voudrais beaucoup le voir sortir de cette indécision et prendre un parti sage; mais pour cela il faudrait le retirer de ce milieu léger et si peu sûr; il faudrait... sais-tu quoi?

— Non.

— Lui trouver une femme comme toi; mais c'est précisément la difficulté!

— Pourquoi? demanda la jeune femme en souriant avec malice.

— Parce que je n'en connais pas deux.

— Je savais bien que c'était pour cela; mais je voulais te l'entendre dire encore une fois.»

Charles reçut cet aveu en riant, comme il avait

été fait, et il y eut entre les jeunes gens une de ces franches expansions de joie qui appartiennent aux patriarches n'ayant encore qu'un cheveu blanc. Hélène tenait sur ses genoux sa fille de dix-huit mois, à moitié endormie; elle regardait son mari d'un œil où se peignaient l'estime, la confiance et cette tendresse joyeuse, qui est, aux premiers pas du voyage, le trésor des partants.

C'était donc Hélène? Oui, cette raisonnable Hélène que nous avons vue il y a quelques années, sur la plage de Dieppe. Beaucoup moins séduisante que Félicienne, et n'ayant absolument rien de la dolente beauté d'Henriette, elle était simplement une femme agréable, de bon sens, instruite, intelligente, aimable et point du tout ravissante. Charles, en recherchant cette perle fine, n'avait pas un instant perdu la tête. Il n'avait senti près d'elle ni cet enthousiasme à grand effet, ni cette poétique admiration, feu de paille! d'ordinaire si promptement éteint; mais il avait senti se former en lui cette impérissable confiance qui est le repos du mari et l'honneur de la femme. Il s'était dit: — Elle m'aidera tous les jours de ma vie, mauvais et bons; elle sera vraiment ma *compagne*; je compterai sur elle, sans me défier jamais.

Partant de cette conviction, il avait facilement aimé l'enveloppe qui recouvrait le don de Dieu, cette enveloppe étant d'ailleurs jeune et gracieuse.

Le bonheur de ce ménage se composait d'éléments si simples! que les yeux des étrangers n'en étaient point frappés. Ni Charles, ni Hélène ne se croyaient à l'abri des vicissitudes inhérentes à l'administration de toute chose. Même dans leur intimité ils ne s'effrayaient pas d'un nuage, sachant bien tous deux que ce nuage ne pouvait porter la tempête. Charles était si content de son sort paisible qu'il en souhaitait un pareil à son ami Raoul. Aussi, ne voulut-il pas rester sur ce froid qui semblait les avoir un moment désunis. Au bout de quelques jours, il écrivait:

« Tu ne m'en veux pas, j'espère, d'avoir frappé » juste, et de ne point partager tes illusions? J'ai » voulu t'éclairer, au risque de te contrarier. Si j'ai » encouru ta colère, ne t'en prends qu'à ma femme; » elle seule est cause de mes théories sur la va- » leur des jeunes filles et sur le plus ou le moins » de probabilités touchant le bonheur du ménage. » Que je voudrais t'aider, mon bon Raoul, à » trouver, toi aussi, un diamant! Je t'en supplie, » ne le cherche pas dans la foule, dans le bruit. » Les femmes ne se préparent à leur mission que » par une éducation grave, par la vie en famille, » les plaisirs simples. Quand tu seras bien décidé » à fixer ton avenir, tu me l'écriras ou, mieux » encore, tu viendras nous le dire. Ma femme » connaît, à Paris et à Tours, quelques jeunes » filles élevées raisonnablement comme elle l'a » été elle-même, ce qui passe aujourd'hui pour » une rareté. Nous te présenterons; tu pourras

« étudier de près, et nous dirons de l'ami Raoul
 » tant de bien que mères, aïeules et tantes ne
 » voudront donner à leur fille, petite-fille, ou
 » nièce d'autre mari que lui. Tu n'auras qu'une
 » difficulté : il faudra te décider... Tu vas me
 » dire que c'est précisément la plus grande?... Je
 » m'en doutais. Adieu. CHARLES. »

Raoul, encore un peu rêveur, malgré tout, ne voulut pas avouer à son ami ce qui s'était passé le lendemain du bal; il répondit :

« C'est vraiment trop de bonté, mon cher, de
 » prétendre ajouter encore au chapitre de mes
 » indécisions, qui me semblait fort long déjà!
 » Depuis que je t'ai quitté si brusquement, comme
 » un maladroit que je suis, au coin de la rue du
 » Helder, j'ai vu plusieurs choses qui me font
 » hésiter trois fois davantage entre ce que tu
 » appelles mes illusions. Bref, je suis à peu près
 » décidé... A quoi? Brune ou blonde?... Erreur!
 » A rester garçon. RAOUL. »

III

« Es-tu enfin décidé? »

— Non.

— Quand donc sonne la quarantaine?

— Demain!

— Mon pauvre Raoul, si j'ai bonne mémoire, voilà douze ans écoulés depuis le jour où tu écrivais à ton père pour lui demander de solliciter la main de mademoiselle Bertad?

— Ne me parle pas de mademoiselle Bertad.

— Je veux te parler d'elle.

— A quoi bon?

— Et de la belle Henriette.

— Inutile.

— Tu n'y échapperas point. Puisque tu as consenti à venir passer quelques jours sous mon toit, il te faudra subir mes radotages. J'ai le droit de remontrances, car ma femme n'a plus envie de m'arracher mes cheveux blancs, tant elle a peur d'avoir un mari chauve! Donc, je prétends te faire toucher du doigt ces fantômes de bonheur qui ont manqué séduire ton inexpérience. Je veux te montrer au grand jour ce que sont devenus ces élégants prétextes de tes rêves.

— Tu connais donc ces deux femmes?

— Oui, toutes deux, dans leur adolescence, ont été les compagnes d'Hélène et, bien qu'elle leur soit de beaucoup supérieure, ma femme est tellement bonne qu'elle n'a jamais voulu interrompre des relations si peu faites en réalité pour répondre à ses besoins comme cœur et comme intelligence. Mais toi-même tu dois avoir suivi les Bertad?... tu les connaissais beaucoup?

— Sans doute, puisque Saint-Yves était le point de réunion; mais les parents n'existent plus; j'ai eu le malheur de perdre mon pauvre père, et je n'ai conservé aucune relation avec cette famille,

qui, d'ailleurs, a vendu la propriété contiguë à la nôtre.

— Eh bien, je puis te renseigner. Voici du reste ma femme qui en sait encore plus long que moi, mais elle est si bonne qu'elle a pour attributions de pallier les torts. Je ne t'en dirai pas moins la vérité, ne fût-ce que pour te faire apprécier le sort heureux de ceux qui ne sont pas les maris de ces jeunes filles, si séduisantes autrefois!

En ce moment entrait madame de Cueilly, la simple et laborieuse Hélène, fille de devoir dès l'âge de dix-huit ans, et dont les glorieux soucis de la maternité avaient déjà empreint le front d'une gravité touchante.

Raoul ne pouvait pas regarder cette femme sans éprouver un sentiment de profond et sympathique respect. Il voyait en elle ce charme paisible qui, tenant plus de l'âme que du corps, survit à la fraîcheur, et ne laisse pas regretter l'attrait passager de la jeunesse. En présence de madame de Cueilly, Raoul détestait le célibat et se jurait à lui-même de ne pas rester vieux garçon. La chose était possible, car ses amis lui découvriraient de temps en temps, soit à Paris, soit à Tours, non pas une merveille, comme beauté ou comme supériorité d'intelligence, mais, ce qui est plus pratique, une excellente femme, élevée de façon à ne pas rapporter tout à elle, et capable de rendre son mari heureux en tenant bien sa maison et en s'occupant de ses enfants.

Mais alors pourquoi n'était-il pas encore marié? Parce que son ennemie, l'indécision, ne lui laissait point de trêve, et faisait échouer, juste au dernier moment, les projets les mieux conçus.

Madame de Cueilly, qui venait d'embrasser les enfants dans leur lit avant le sommeil, rentrait donc dans le salon d'un air aimable, et prenait en mains son ouvrage, lorsque Charles lui dit carrément qu'il voulait raconter à Raoul ce qu'il savait touchant les lueurs que son ami avait supposées étoiles, et qui n'étaient qu'aérolithes tombés un peu plus loin. Hélène, toute bonne et charitable, fit mine de se fâcher.

« Mon ami, parlons d'autre chose, veux-tu? »

— Non, vraiment, je ne veux pas. Le coin du feu, quelques petits cancons entre amis intimes, et une tasse de thé par dessus, c'est délicieux!

— Mais, mon cher Charles...

— Point de mais, madame; je commence.

Hélène se résigna, tout en se réservant le droit de protection, et se promettant d'atténuer autant qu'elle le pourrait les expressions, et d'excuser les faiblesses de caractère provenant surtout, comme elle le dit tout d'abord, d'une mauvaise éducation.

Le patriarche, d'un ton moitié grave, moitié ironique, rappela brièvement tous les motifs que Raoul croyait autrefois avoir d'admirer Félicienne. L'auditeur fut mis en demeure de contredire, s'il y avait lieu, mais ses fonctions se bornaient à opiner du bonnet, car il avait complètement perdu

de vue les météores ; c'est pourquoi il se tint pour battu dès avant l'action, sentant bien qu'on allait lui prouver mathématiquement que son enthousiasme était tombé à faux.

L'orateur, avec un peu d'emphase, reprit les choses de haut ; rappelant au patient les charmes d'adolescence et de jeunesse qui faisaient naguère de mademoiselle Bertad une de ces petites personnes réputées adorables (c'est le mot qui, improprement, désigne ce genre). Le prestige de la fortune s'ajoutait au prestige de la grâce et de l'esprit naturel. C'était une jeune fille qui faisait ce qu'on appelle de l'effet. Quand elle entra le soir dans un salon, les mères étaient un peu jalouses, certaines danseuses l'étaient beaucoup. Les bacheliers tombaient en extase ; enfin Raoul voulait écrire à son père !...

« Voyons, t'en souviens-tu ? oui, ou non ?

— Oui.

— Eh bien, madame Bertad, comme tu le sais, a fait une chute qui l'a rendue infirme, et sa maison est devenue morne et sérieuse. La jeunesse s'est éloignée naturellement ; de bons et anciens amis, en petit nombre, ont seuls entouré la pauvre recluse, et sa fille a dès lors cessé de planer. Qu'est-il arrivé ? On n'a plus trouvé dans la sémillante Félicienne qu'une fille triste, de mauvaise humeur, d'un aspect ennuyé, toute personnelle, et beaucoup plus sensible à la privation du plaisir qu'au malheur de sa mère...

— Mon ami, il ne faut pas dire cela, interrompit doucement Hélène. Félicienne, il est vrai, a paru un peu froide ; mais, d'abord, il y a des natures qui ne sont pas démonstratives ; ensuite, songe donc à ce qu'avait été jusque-là l'existence de cette pauvre enfant ! Oh ! elle est bien excusable ! Comment son cœur aurait-il pu se développer ? Ses parents, dès son plus jeune âge, s'étaient faits ses esclaves, la laissant agir au gré de ses caprices, n'exigeant d'elle ni travail fixe, ni effort de volonté, lui faisant supposer que ses jours se composeraient, non de devoirs, mais de plaisirs. Comment aurait-elle pu descendre tout à coup du faite de ses illusions, et s'enfermer dans une vie toute d'obscurité et de dévouement.

— Je m'attendais à cette tirade ! Toi, tu te ferais l'avocat du diable, s'il était mis en jugement ! Peu importe, je continue. Mademoiselle Bertad, dès qu'elle se fut rendu compte de sa situation effacée, n'eut plus qu'une pensée, qu'un désir, se marier pour échapper aux devoirs de la piété filiale. Je pense que si, à cette époque, tu t'étais mis sur les rangs, on t'aurait, hélas ! accepté. Quel sort ! Qu'aurais-tu dit, malheureux, lorsque, cherchant dans ta jeune femme, sûreté, jugement, bonne entente de la vie matérielle, tu n'aurais trouvé que légèreté, étourderie, enfantillage hors de saison ? Mais, je te le demande, qu'aurais-tu dit ? Tu n'en sais rien ?

— Non.

— Enfin, un autre, heureusement pour toi, a

fait cette mauvaise affaire ; un jeune écervelé, à figure avenante, qui, à vingt-cinq ans, avait déjà mangé une partie de sa fortune. La belle, ennuyée, osa résister à son père, qui ne lui conseillait pas ce mariage ; elle pleura, cessa de manger, maigrit tout naturellement, eut des attaques de nerfs et emporta, par cette tactique savante, le consentement de son père. Puis elle changea de demeure sans paraître même se douter que sous ce toit nouveau de nouveaux devoirs l'attendaient. Non, elle n'avait pensé qu'aux cachemires, aux diamants, à l'indépendance relative dont elle jouirait, sous le beau titre de madame. N'ayant pas plus d'ordre que son jeune mari, elle ne sut ni réparer, ni prévoir. A eux deux, ils menèrent si mal la barque qu'elle s'en alla à la dérive, et qu'enfin elle fut submergée. Pour parler sans figures, la ruine eût été complète si les parents n'eussent consenti à intervenir. Mais les caractères s'aggravèrent dans les circonstances irritantes... Bref, la jolie Félicienne ne sut pas mieux supporter la seconde épreuve que la première ; et, bien que la culpabilité retombât en partie sur elle, la femme sans courage quitta promptement le combat. Il y eut ce qu'on appelle séparation à l'amiable, chacun se croyant heureux parce qu'il était débarrassé du conjoint. Cependant, je le sais de bonne source, rentrée dans son premier foyer, cette femme puérile ne s'est donnée ni à sa mère infirme, ni à ses jeunes enfants. Plus que jamais minaudière et capricieuse, elle se livre à de vains et inutiles regrets ; elle pleure encore aujourd'hui sur ses triomphes passés ; elle déplore la tristesse d'une condition qui, décemment, lui interdit de fréquents rapports avec le monde élégant. Je ne sais même si quelque jour on ne la verra pas chercher remède à ses ennuis dans les brillantes foules parisiennes. Ce jour-là, le monde, au lieu de se moquer d'elle, la jugera sévèrement, et il fera bien...

— Assez, Charles, tu vas beaucoup trop loin. Laisse-moi dire à M. de Viergeux que, si Félicienne a manqué de courage, c'est parce que, dans sa jeunesse, on ne lui a pas inculqué ces principes austères qui nous disposent à ne faire tout le long de la route que l'œuvre du moment, que cette œuvre nous apporte jouissance ou sacrifice. M. de Viergeux ne doit pas penser que Félicienne pêche par sécheresse de cœur ; c'est plutôt vanité d'esprit, défaut d'aliments pour une intelligence qui, cultivée, ne se fût pas abaissée aux vulgaires détails du caprice et de la coquetterie. Ah ! plaignons-là ! Une terre en friche ne donne que des ronces. Quand la semence a manqué, comment attendre la moisson ?

— Tu as raison, Hélène ; et ton talent d'avocat va réhabiliter cet esprit mesquin, ce caractère sans force, cette femme si insuffisante comme fille, comme épouse et comme mère.

— Ah ! mon Dieu ! qu'on est donc malheureux d'avoir un mari si méchant !

Quand madame de Cueilly eut jeté au ciel cette plainte entre deux sourires, Raoul regarda Charles avec une sorte d'attendrissement, comme un homme regarde la branche qui jadis l'empêcha de se noyer. Il se représentait, en bloc, douze années d'existence passées près d'une femme égoïste et capricieuse, d'un esprit plutôt moqueur que fin, d'une intelligence sans culture, d'une âme sans autre vertu que l'honnêteté vulgaire.

« Eh bien, demanda Charles, tu as touché le fantôme? as-tu un mot à dire? »

— Merci!

— Oui certes, tu peux me remercier, car je crois avoir contribué autrefois par ma franchise, bien que tu l'aies blâmée, à ton indécision, et cette indécision t'a sauvé, cette fois, d'un vrai guet-apens, celui qui nous attend tous quand nous nous marions follement. Mais avec tout cela le temps passe, mon cher Raoul, tu grisonnes; il faut prendre un parti.

— Je le désire; mais comment faire?

— Comment faire? Avoir confiance en nous qui te voulons du bien. Nous t'avons déjà indiqué, depuis douze ans, une Lucie, une Claire, une Pauline, une Stéphanie; tu n'a pas pu te décider. Cette année, poursuivant notre œuvre, malgré l'extrême difficulté, nous te parlons d'une jeune veuve, une Emilie, dont ma femme connaît l'éducation, le caractère, les solides vertus. Voyons? Laisse-toi donc persuader! Tu t'ennuies, tu me le dis souvent; cette vie de vieux garçon te pèse.

— Si elle me pèse!

— Qu'attends-tu donc? Cette jeune veuve te plaît?

— Oui, je la trouve distinguée, et même, connaissant par vous son moral, j'avais résolu de charger madame de Cueilly de la demande.

— Bien, bien; ma femme la fera demain.

— Un moment, Charles! Ne me presse pas, je t'en prie. Cette résolution, je l'avais prise hier au soir, mais ce matin...

— Ah! ce matin tu as changé d'avis?

— Oui.

— Il est incorrigible! Tes raisons?

— Mes raisons?... je n'en puis préciser aucune. Val! tu ne connais pas l'indécision; c'est un vrai supplice!

— Je vous assure, monsieur, qu'Emilie serait une femme aussi agréable que bonne.

— Je n'en doute pas, madame; mais...

— Mais quoi? Achève donc! Tu ne parles que par monosyllabes. Peut-être ne la trouves-tu pas assez jolie? Non, ses traits ne sont point réguliers; mais quelle expression douce, et quelle bonté dans le sourire. Si tu pensais à ce que peut devenir parfois la beauté absolue, tu n'y attacherais pas tant de prix. Je voudrais que tu rencontres cette femme triste, engourdie, monotone, qu'on appelait, il y a douze ans, la belle Henriette.

— Oh! Charles, je t'en prie, épargne ma pauvre Henriette; elle a été si malheureuse!

— Assurément, je ne veux pas l'accabler; ce serait une mauvaise action, car c'est une digne femme; mais il m'est permis d'ajouter que je n'en connais point de plus nulle et de moins capable de lutter contre les événements de la vie.

— Voyons, Charles, tu es trop sévère. Les circonstances ont été si dures pour cette jeune femme! Qui donc s'en serait mieux tirée?

— Toi! Il est vrai que tout a contribué à son malheur. D'abord, ayant été épousée pour sa beauté, par enthousiasme, elle a vu promptement baisser cet enthousiasme; on s'habitue si vite à une jolie figure! Son mari, homme imprudent, quoique fort honorable, a eu le malheur de faire de mauvais placements; sa fortune a été compromise dans une faillite; la situation a changé en quelques jours, et il a fallu, pour ne pas sombrer tout à fait, quitter Paris, aller vivre en province.

« Ma femme a cherché à les attirer ici afin d'adoucir, autant qu'elle le pourrait, le chagrin de son amie. Alors, qu'a-t-on trouvé sous cette forme superbe, seul et frivole avantage de la belle Henriette? On a trouvé une complète nullité, beaucoup de larmes, et une incapacité absolue. La seule pensée de vivre en province la jeta dans le marasme. On eût dit que Paris était le seul cadre qui convint à cette femme tout extérieure et qui, sans mauvaise intention assurément, mais par futilité, par puérilité, éprouvait le continuel besoin de paraître, d'être entourée d'hommes, et d'échapper aux silencieux labeurs d'une véritable maîtresse de maison, qui doit porter sur son intérieur un œil attentif et vigilant »

— Tu oublies de dire, Charles, qu'Henriette a fait, depuis quelques années, de grands progrès, et qu'elle s'efforce de surmonter les tendances de sa fausse éducation.

— Grâce à toi. Oui, c'est vrai, la pauvre femme, éplorée, languissante, a fini par suivre tes conseils et s'est efforcée de mieux faire; mais pas de ressort dans cette organisation rendue molle par l'oisiveté, la flatterie, l'excès du bien-être, l'exemption du sacrifice. Ses forces physiques l'ont trahie; elles s'est fanée, flétrie sous l'épreuve, comme une plante de serre chaude exposée aux brusques variations de la température. Les vicissitudes, la privation des plaisirs vifs auxquels on l'avait accoutumée, cet ensemble de devoirs, de fatigues, en ont fait, à trente-trois ans, une vieille femme!...

— Pauvre Henriette! ne dis donc pas cela.

— Je l'ai dit, je le maintiens; et peut-être Raoul ne la reconnaîtrait-il pas? Cette puissance tombée n'est plus qu'une pâle victime du sort, sa somnolence native, qui passait pour un charme aux yeux de ses admirateurs, n'est plus aujourd'hui qu'une lenteur insupportable qui me ferait sauter en l'air, moi, si j'étais son mari.

— Allons, Charles, en voilà bien assez sur le compte de mes anciennes compagnes de jeux. Nous allons prendre le thé.

— J'en suis ! Du thé bien chaud, bien sucré, fait par sa femme, c'est, je te le confie, Raoul, une des joies de la vie conjugale. »

Si Charles ne l'eût pas dit, Raoul l'eût deviné. Il comprenait tout ce qu'il y avait de tranquille bonheur dans cette vie à deux, où, sans toucher à des hauteurs dont un jour ou l'autre il eût fallu descendre, chacun trouvait ce qui lui suffisait, ne rêvant pas un poétique mirage, n'exigeant pas plus que la terre ne donne.

« Comment trouves-tu ce thé ?

— Parfait !

— Émilie le fait bien mieux que moi, dit en riant madame de Cueilley.

— Eh bien, mon cher, ce dernier et puissant argument ne triomphera-t-il pas de tes hésitations ?

— Ce qui a triomphé, dit sérieusement M. de Viergeux, c'est la paix et l'amitié que je vois entre vous. Oui, je vous rends les armes, et je regrette de ne pas l'avoir fait plus tôt.

— Tu te fusses épargné, mon cher ami, de grands ennuis, beaucoup d'accès de mélancolie, des rhumes mal soignés et des bronchites par suite; sans compter tes désespoirs de vieux garçon, qui te reprennent chaque fois que, venant à Tours, tu me vois si heureux en ménage ! Cette jeune veuve mérite vraiment la recherche d'un honnête homme, et nous disions l'autre jour, ma femme et moi, qu'elle réalise de très près le plan de l'illustre évêque d'Orléans, qui a laissé de si belles pages sur l'éducation des filles. As-tu lu cet ouvrage ? Mais c'est une question oiseuse ! Les vieux garçons ne s'intéressent pas à l'éducation des filles.

— J'avoue qu'effectivement je n'ai pas lu cet ouvrage; mais j'ai oui dire que l'auteur y professe une juste admiration pour la femme régénérée par le christianisme et cultivée par l'éducation.

— Oui; un mot touchant est tombé de sa plume, se reportant aux pages de la Genèse. Il revoit l'Ève du paradis terrestre avant sa chute et parle de cet être que Dieu a créé si parfait, « si simple, si pur, qu'un jour il en a fait sa mère ! » Suivant la femme à travers les abaissements du paganisme, il la retrouve ensuite rehaussée, quoique soumise à son chef, et fait d'elle ce portrait : « Plus faible que l'homme, elle est dans les choses » du cœur plus élevée; elle est, si je puis ainsi » dire, plus âme que l'homme. Elle sent plus le » noble besoin d'aimer purement, et son affec- » tion, moins personnelle, est plus prompte au » sacrifice, plus résistante à la douleur et à l'an- » goisse. »

— C'est juste; voilà ce que la religion et la vertu ont fait de l'élite des femmes.

— Donc, tu épouses Émilie, et tu fais bien.

— Mais...

— Encore un mais ?

— Suis-je digne de ce trésor ?

— Pas tant d'humilité. Avance; ne refuse pas le bonheur sous les traits d'une femme sérieuse, aimable et instruite. Il va sans dire qu'elle a, comme tout le monde, ses petits défauts, car rien n'est parfait sur la terre; mais nous ne lui connaissons pas un défaut essentiel.

— Oh ! non, assurément. Émilie est bonne avant tout; bienveillante, point moqueuse.

— Ah ! tant mieux. Je déteste les filles et les femmes moqueuses.

— Tu as bien raison. La moquerie est un esprit facile et indigne ordinairement l'infériorité. Au contraire, Émilie a de la largeur dans les idées, de l'esprit naturel et beaucoup d'acquis. Je sais bien que nous ne cherchons pas dans notre compagnie une intelligence supérieure; mais du moins faut-il une intelligence cultivée, car, dit l'auteur que je citais tout à l'heure : « A mesure que la » femme perd les charmes de la jeunesse, il faut » que la valeur de son esprit l'élève aux yeux de » son mari, et que l'estime perpétue l'affection. »

— Tout cela est parfaitement sage, dit M. de Viergeux, » tombé dans une rêverie profonde, comme un homme qui vient de briser avec son passé et de s'engager dans une voie nouvelle.

Le patriarche avait appris qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Il lança donc ce dernier trait :

« Sache bien, Raoul, que tout l'éloge d'Émilie est contenu dans ce mot : c'est une femme raisonnable.

— Oh ! c'est bien vrai, reprit gaiement madame de Cueilley, en offrant à l'ami de son mari une seconde tasse de thé; aussi demain matin, de très bonne heure, pour être sûre de la trouver, j'irai lui parler de vous. »

Raoul, ému, se tourna vers madame de Cueilley :

« Madame, répondit-il, je ne puis rien faire de mieux que de mettre mon bonheur entre vos mains... »

Un grand coup de sonnette arrêta le discours. Charles ne put s'empêcher de maudire la sonnette. On était si bien là, au coin du feu, tous les trois !... « Allons ! bon ! une visite ! »

On annonça M. et madame Rennecourt. Force saluts et révérences ! On avança des fauteuils, et l'on ne sut plus que dire; c'est toujours l'effet d'un coup de sonnette mal à propos.

Madame de Cueilley cependant s'efforça d'être aimable; et, s'étant assise près de la nouvelle arrivée, elle lia conversation avec elle, à demi-voix, pendant que son mari essayait de mener le monde, se jetant dans la politique, et laissant l'ami Raoul en proie à ses réflexions philosophiques sur la jeune veuve qu'on allait demander pour lui le lendemain matin... de bonne heure avait-on dit. Il sentait qu'il devait se fier à Émilie, puisqu'elle ressemblait à Hélène. Ne

savait-il pas depuis longtemps quelle était la valeur morale de madame de Cueilly? Ses rapports intimes avec Charles lui avaient permis de juger cette admirable épouse qui, elle aussi, avait eu ses épreuves. Il se rappelait ce que son ami lui avait dit tant de fois de la sagesse et de la raison de sa compagne.

Après trois heureuses années de mariage, ayant vu son beau-père tomber, à la suite d'une longue maladie, dans un état d'affaiblissement moral digne de compassion, elle avait proposé à son mari de le prendre sous le toit commun, afin de préserver sa vieillesse des mains des mercenaires. Supportant plus que tout autre le poids de cette affliction, elle s'était réservée la surveillance du pauvre valétudinaire, et l'avait entouré d'égards, palliant autant qu'elle le pouvait les petits travers et les ridicules provenant de l'infirmité, passant de pénibles heures à faire une interminable partie de cartes, sa seule distraction à lui. En ces rudes années, le courage de Charles avait souvent faibli; il l'avouait lui-même. Sa femme au contraire avait grandi sous cette épreuve, lassante comme le sont les épreuves sans nom, obscures et journalières.

Le pauvre beau-père avait terminé ses longues souffrances. Alors une crise politique avait momentanément brisé l'avenir de M. de Cueilly. Il lui avait fallu accepter un poste qui n'était pas fait pour lui, et fixait sa résidence dans une petite ville sans ressource d'aucun genre; Hélène avait mis toute son habileté féminine à soutenir le moral de son mari; elle avait revêtu de charmes sa nouvelle demeure, pourtant si antipathique à ses goûts; affectant de voir surtout les bons côtés du pays, les compensations que l'on pouvait trouver en ce lieu. Cette espèce d'exil avait été rendue supportable à M. de Cueilly par les innocentes adresses de sa femme, dont la bonne humeur, l'esprit de conversation et l'entente du ménage épargnaient à Charles des ennuis qui au fond leur étaient communs, et dont elle avait l'air de ne pas souffrir. Ainsi la raisonnable Hélène avait gagné du temps, et, la roue ayant tourné, M. de Cueilly avait pu revenir à Tours, sa ville natale, et y reprendre sa position.

Raoul, absorbé et tout à fait étranger aux entretiens de droite et de gauche, se représentait à lui-même le passé de son ami, et tirait de cette méditation de puissants motifs pour exciter son esprit à la confiance et au repos. Il entendait néanmoins un aimable roucoulement; c'était la conversation des deux femmes parlant à demi-voix; un instant, la visiteuse s'avisa de prendre le dessus, et Raoul, distrait de ses pensées graves, se dit :

« Cette voix ne m'est pas inconnue. »

Ayant tourné la tête de ce côté, il remarqua que madame Rennecourt avait relevé sa voilette, et se dit encore :

« Ce visage ne m'est pas inconnu. »

Alors il se mit à chercher où le ramenaient ces traits amaigris, fatigués; cette taille haute, mais voûtée; cette sorte d'engourdissement invincible qui rendait lourd chaque mouvement d'une femme encore jeune, mais évidemment morose et malade. Madame de Cueilly s'écria tout à coup :

— Dites-moi, ma bonne Henriette....

— C'était le mot de l'énigme! Raoul baissa la tête, et retourna à ses vingt-huit ans, époque fortunée où la belle Henriette l'avait empêché de dormir.

— Oh! se dit-il, tout confus de s'être si fort mépris sur l'étoile en question, si le télescope pouvait s'appliquer aux objets de nos rêves, qu'il y aurait donc peu de ces mariages d'entraînement que l'on prétend être les meilleurs!

Plus Raoul s'étonnait de ce que cette soirée lui avait révélé touchant ses anciennes et très aveugles sympathies, plus il sentait de quiétude d'esprit en songeant à cette Emilie, vraiment bonne, qui allait, il l'espérait, lui donner ce qu'Hélène donnait à Charles : l'honneur et la joie de la maison.

Lorsque les Rennecourt se retirèrent, l'heure étant assez avancée, Raoul craignit de se rendre importun en demeurant plus longtemps au salon. Après un quart d'heure, que Charles voulut absolument consacrer à une sombre élégie en l'honneur de la beauté d'Henriette, Raoul salua madame de Cueilly avec un respect affectueux et cordial; une bonne poignée de main fut entre les trois amis comme la sanction du projet arrêté, et chacun s'en alla chercher le repos, Hélène en famille, entourée des ses chers enfants, et M. de Viergeux dans un joli pavillon faisant face à la maison et donnant sur un jardin dont les allées étaient couvertes de neige.

Il faisait grand froid. Raoul quittait le coin d'un bon feu fut pris de frisson. Était-ce bien le froid qui le faisait frissonner à cette heure? Non, car il trouva dans sa chambre un feu brillant, et pourtant Raoul ne se réchauffa point! Raoul voulut dormir, et pourtant Raoul ne dormit point! Oh! de quelles mauvaises nuits sont capables les hommes de sa trempe!

A peine le jour commençait-il à poindre que l'on voyait sur la neige de nouvelles empreintes de pas. C'étaient les pas de Raoul. Il guettait, dans une anxiété profonde, le réveil des domestiques, pour leur remettre un billet *très pressé* à l'adresse de M. de Cueilly.

Ce billet, sans donner aucun détail, contenait ce peu de mots :

« Impossible, mon cher, impossible! je n'ai pas dormi de la nuit! Attendez; je ne puis pas me décider.... un peu plus tard peut-être....
RAOUL »

Un peu plus tard, Emilie n'était plus veuve, et Raoul était encore garçon.

M^{me} DE STOLZ.

22

LE DERNIER DES LIGNESCOURT

Nous explorions avec des amis le canton qui forme la limite de l'Artois et de la Picardie, et qui est borné à l'occident par la mer, où la petite Authie, devenue fleuve, se jette et se perd : au nord, par le Pas-de-Calais; au midi par les plaines du Vimeux, où s'élève Abbeville; à l'est, par ce qui demeure encore debout de la vaste forêt de Crécy. Nous avions visité les ruines de l'antique abbaye de Dommartin, où jadis saint Thomas de Canterbury reçut l'hospitalité chez les fils de saint Norbert; puis les débris de l'abbaye de Valloires, si puissante autrefois, et, en suivant des escarpements qui dominaient un chemin creux, une petite vallée tourbeuse, nous arrivâmes jusqu'à une espèce d'esplanade où l'on voyait les restes, imposants et sombres, d'un ancien château. Le mur d'enceinte, en fortes pierres de taille, demeurait entier. Sept tours l'avaient couronné jadis, deux d'entre elles s'élevaient dans une jeunesse et une force impérissables; la plus épaisse, celle qui surmontait la porte d'entrée, semblait éventrée comme si elle eût subi un bombardement; les autres étaient, les unes décapitées, les autres à demi-ruinées et croulantes; le pont-levis ne se levait plus; la herse, rouillée, pendait sous une voûte obscure; les bâtiments, très antiques, de la première cour n'avaient plus ni toit ni vitres; dans un angle, des baies ogivales, une flèche légère que le temps ni les orages n'avaient pu détruire, annonçaient la chapelle castrale; plus loin, d'autres bâtiments avaient subi de pires outrages que ceux des ans et de la guerre : un fermier les avait utilisés; les élégantes fenêtres étaient bouchées, la paille et le foin débordaient d'une porte sculptée et ornée, et on entendait le mugissement des vaches dans une salle soutenue par des piliers de pierre dont les chapiteaux portaient des armoiries.

« Qu'est-ce donc que ces ruines? dit un de nous.

— Cela, répondit notre guide, vieillard qui connaissait très bien le pays, cela, c'est la Ferté-Lignescourt : un vieux château, un vieux nom, qui a brillé aux croisades, dans la guerre de Cent ans et ailleurs; la maison n'est plus qu'uneasure et le nom est éteint.

— Œuvre de la révolution sans doute?

— Cette fois-ci, la révolution est innocente; le dernier des Lignescourt était mort bien avant 89 et son château abandonné. Ce fut une triste histoire!

— Dites-la!

— C'est trop long. Allons chez le fermier, il aura un petit verre de cidre à notre service. »

La ferme conservait de beaux restes d'antiquité; la fermière rangeait son linge dans un magnifique bahut, dont les panneaux portaient un écusson avec une flèche en pal et timbré d'une couronne de comte; deux ou trois mousquets, qui remontaient peut-être aux guerres de Jean de Wert, ornaient la haute cheminée; des chaises de cuir doré et un vieux fauteuil avaient eu leurs jours d'élégance, et, ce qui était plus triste, deux portraits pendus aux lambris laissaient voir, l'un, une dame vêtue et coiffée à peu près comme on représente Madame de Sévigné, et l'autre un homme de trente ans, blond, beau, mais d'une physionomie un peu farouche. Il était vêtu de noir, et sur le côté de son habit on voyait la croix blanche à huit pointes de l'ordre de Malte. Le vieillard, notre ami, que je nommerai M. Dergny, s'arrêta devant ce portrait et dit :

« Voilà le dernier des Lignescourt.

— Ce chevalier de Malte? Quelle sombre figure!

— Oui, une figure fatale.

— Vous me conterez son histoire?

— Oui, un autre jour. »

Ce jour arriva, et voici ce que M. Dergny raconta :

« Ma famille, très humble, très obscure, est pourtant liée depuis des siècles à celle de Lignescourt; mes aïeux étaient les fermiers et les gardes-chasse des leurs, et je pense parfois que, dans les anciennes guerres, mes pères portaient le pennon et le bouclier de leurs pères. Mon grand-père était receveur du dernier comte, et mon oncle, qui était prêtre, fut le précepteur du vicomte Just de Lignescourt, dont vous avez vu hier le portrait. Mon grand-père et mon grand-oncle furent témoins de ce que je vais vous raconter, et je pense qu'il n'y a plus que moi sur la terre qui sache que ces hommes ont vécu et comment ils ont fini. Ce que c'est que de vivre longtemps!

« Tout ce pays, couvert d'épaisses forêts, arrosé par la rivière au joli nom, l'Authie, toutes ces collines, vêtues d'ormes et de chênes, ces rians villages, ces champs d'orge et de blé, appartenaient jadis aux comtes de la Ferté-Lignescourt, famille ancienne, aussi ancienne que le comté de Ponthieu lui-même, et qui avait joué un grand rôle dans les guerres dont cette belliqueuse province de Picardie, soldat de la monarchie, a soutenu le poids dans le cours des siècles.

» Au dix-huitième siècle, l'immense fortune des Lignescourt était bien amoindrie : c'était une famille chevaleresque, qui avait constamment servi à la guerre le pays et le prince, et qui avait, peu à peu, diminué le vaste patrimoine de ses pères : ils n'avaient jamais paru à la cour, où se trouvait alors la source des honneurs et des richesses, leur caractère ombrageux et fier ne se serait pas accommodé du service d'un maître, fût-ce un roi ! Ils restaient donc chez eux, dans ce vieux manoir que nous avons visité. Ils y élevaient de nombreux enfants, les uns pour l'épée, les autres pour l'Église ; les filles entraient dans les chapitres nobles ; les fils qui ne suivaient pas la carrière des armes entraient aux Chevaliers de Malte, ou, s'ils aimaient la vie paisible, à l'abbaye de Saint-Riquier, ou bien parmi les chanoines de Saint-Vaast d'Arras : leur généalogie en fait foi.

» Pourtant, au siècle dernier, la famille ne comptait plus qu'un rejeton : Just de Lignescourt avait survécu à une nombreuse lignée de sœurs et de frères ; il consolait les regrets de sa mère, il était l'espoir de son père, et il fut, au sortir du berceau, élevé et préparé à la vie de la façon la plus sage et la plus tendre, ce qui ne veut pas dire qu'on l'affadit de gâteries et de caresses. Il devait être soldat, c'était de race, et il apprit ce qu'on enseignait aux gentilshommes, les mathématiques et la fortification, qui n'empêchaient ni les études latines ni l'académie ; il montait à cheval comme un jeune centaure et il tirait l'épée comme son père lui-même : c'était tout dire. Cet enfant, cet adolescent, ce jeune homme montrait les inclinations les plus nobles et les plus généreuses : il faisait l'aumône de ses petits deniers ; il s'était jeté à l'eau, sous la roue d'un moulin, pour en retirer un jeune gars ; il avait délivré le pays d'un loup enragé ; il avait un courage invincible, et son âme était pure et sa foi vive, mais son sang était bouillant et son caractère impétueux.

» — Les années l'assagiront, disait son père. On ne fait pas de bons soldats avec des gens qui ont dans les veines du jus de pruneaux et non du sang. Mon fils me ressemblera.

» — Plaise au ciel ! disait Madame de Lignescourt avec un soupir.

» En ce temps-là, l'enfance ne se prolongeait guère ; on était homme, on était soldat à l'âge où nos garçons sont encore sur les bancs. Le vicomte n'avait que seize ans lorsqu'il entra enseigne au régiment de Picardie, commandé par un de ses cousins ; il fit campagne l'année suivante, il assista au siège de Berg-op-Zoom, et ce soldat imberbe trouva moyen de se distinguer au milieu de ces troupes dont l'ardeur, l'impétuosité, la bravoure étaient incomparables. Il entra en France avec son régiment et passa trois années à Lille et à Cambrai. Il ne fit aucune des folies ordinaires chez les jeunes officiers, pas de dettes, nulle aventure galante, mais des emportements,

des scènes causées par l'irritabilité de son humeur lui créèrent des ennemis, et un duel suivit une de ces querelles : le vicomte fut grièvement blessé à l'épaule, et il obtint un congé de six mois. Il revint à la Ferté.

» Ce fut une joie très vive pour toute la famille, pour les amis, les fermiers, les vassaux ; tout le monde fêta le jeune héritier du vieux nom, et, là sur son terrain naturel, entouré d'amour, de bienveillance, d'égards, le vicomte se montra ce qu'il était : bon, généreux, vraiment noble. Sa mère, en lui voyant le bras en écharpe, le plaignit, le soigna et le chapitra, et le comte se joignit à elle, disant avec verveur :

» — Mon fils, un gentilhomme a assez d'occasions de verser son sang et celui des autres sans chercher les combats singuliers : c'est une plaie de notre pays et de notre temps, et, pour mon compte, j'ai toujours approuvé le cardinal de Richelieu en ses rigueurs contre les duellistes. J'ai vécu au régiment et dans le monde, je n'ai jamais eu de querelles, et j'espère que votre premier duel sera aussi le dernier. Le vrai point d'honneur, c'est de craindre Dieu et de ne pas craindre le mousquet.

» Le vicomte promit et convint de tout son cœur que le combat singulier n'est pas œuvre de chrétiens, et que les plus braves s'en sont abstenus sans nuire à leur renommée. Pendant bien des soirées on causa sur ce sujet, on énuméra les duels funestes, on lut même la fameuse lettre de Rousseau contre les duels, et l'on tomba d'accord qu'il n'est pas un préjugé plus étrange que de mettre l'honneur d'un homme à la pointe d'une épée. Il fut donc bien convenu que le vicomte poursuivrait sa carrière militaire, et finirait comme le feu les vaines disputes, et ces débats souvent puérils dans leur principe, qui aboutissent à des scènes sanglantes que les lois condamnent, quoique par malheur l'opinion publique les justifie.

» Bientôt un autre et plus doux souci préoccupait la famille. Parmi les voisins du comte de Lignescourt se trouvait madame de Limours, veuve d'un mestre-de-camp, et qui vivait sur une petite terre, non loin de La Ferté. Elle était d'une noblesse très ancienne, riche d'honneur, de beaux services militaires, d'illustrations, mais pauvre des biens de fortune ; son mari lui avait laissé trois enfants, deux fils qui servaient, l'un, aux Gardes du roi, l'autre, dans le régiment de la Couronne, et une fille qui se nommait Antoinette, et qui sortait de Saint-Cyr. Très jeune, très jolie, très-timide, elle prit, sans y penser, le cœur de notre jeune homme ; ce cœur vierge et pur se donna tout entier. Et je ne m'en étonne pas : je possède un portrait de cette fille charmante, mon aïeule l'acheta lorsque la Révolution chassa la famille de Limours de son vieux château ; ce pastel représente une très jeune fille, cheveux bruns sous un nuage de poudre, visage noble et

fin, des yeux bruns, des yeux de biche, un teint délicat, une taille menue et ronde, et la physionomie la plus candide et la plus chaste qu'on puisse rêver. Son caractère, sa piété, sa vertu répondaient aux promesses de ce visage. Je vous montrerais ce portrait.

» Ni le comte ni la comtesse de Lignescourt ne s'opposèrent aux vues de leur fils; en ce temps-là (je parle comme les vieillards, je suis vieux), en ce temps-là, la noblesse faisait des mariages d'argent, à Paris, — on fumait ses terres, comme le disait insolemment madame de Grignan; en province, un beau nom, de beaux souvenirs, et l'inclination des jeunes gens étaient mis en ligne de compte avant les autres avantages, et quoique Just de Lignescourt fût l'héritier d'un bien encore considérable, son père et sa mère trouvèrent très bon qu'il recherchât en mariage mademoiselle de Limours, qui ne possédait guère que le chapel de roses, dot des filles de Normandie.

» Antoinette voilait sous tant de réserve et de modestie les sentiments de son âme que, pendant bien des semaines, le vicomte douta s'il serait accepté un jour. Ce fut sa mère et sa confidente, qui se chargea de ses aveux et qui dit à mademoiselle de Limours à quel point elle était aimée de celui qui la recherchait, et désirée par ses parents. Mademoiselle de Limours se troubla et regarda sa mère avec anxiété :

» — Parlez librement, ma fille, lui dit madame de Limours; répondez à la comtesse.

» Antoinette n'osa parler; la comtesse la prit dans ses bras et lui dit tendrement :

» — Deviendrez-vous ma fille? mon fils aura-t-il le bonheur qu'il désire? dites!

» — Puis-je dire oui, maman? dit-elle à voix basse en s'inclinant vers sa mère.

» La comtesse, transportée, l'embrassa, et madame de Limours lui dit avec attendrissement :

» — Chère amie, je vous la donne, elle est à vous!

» Le vicomte Just eut au moins dans sa vie cinquante à soixante jours heureux, de ceux que les anciens marquaient d'un caillou blanc, de ceux dont le souvenir rassérène la vieillesse, et quand pour lui se levèrent les années sombres, le souvenir de ces semaines heureuses le consolait peut-être ou le désespérait : qui pourrait le dire?...

» Il fut décidé que le mariage des deux jeunes gens aurait lieu à la fin de novembre, et qu'avant cette époque le vicomte irait passer deux mois à son régiment, pour assister aux manœuvres. Le vicomte aurait voulu presser son union, mais il était si jeune, mais l'avenir semblait si long devant lui! Et pourtant, son ardeur était plus sage que la lenteur de ses parents : il eût évité de terribles infortunes s'il fût devenu l'époux d'Antoinette comme il le désirait... Mais qui pouvait prévoir? Changez une date, changez un nom dans la vie d'un homme, vous changez son existence entière.

» Le vicomte débordait d'espérance et de vie; il étreignait l'avenir, il voyait se succéder les années qui devaient s'écouler dans cette terre promise d'un amour permis, la brillante jeunesse, l'âge mûr, plein de lumière et de sérénité; la vieillesse honorée, et, toujours à ses côtés, cette compagne chérie, uniquement aimée, confidente, amie, épouse et mère de ses enfants; ils iraient, enlacés, vers le but immuable, qui n'épouvantait pas leur foi, et si une mort soudaine venait l'élever, la mort sur le champ de bataille, la mort des Longueville aux bords du Rhin, ou de Beaulieu à Hochstett, la mort glorieuse, léguant à une veuve en deuil et à des fils orphelins un nom rayonnant, cette mort même était-elle sans charmes? Antoinette, à mesure que le moment de la séparation s'approchait, devenait songeuse et triste. Quel sombre pressentiment flottait devant ses yeux? quelles ombres noircissaient ces perspectives riantes?... Elle n'aurait pu le dire peut-être; mais elle pleurait toutes les nuits.

» Le dernier jour, le jour des adieux, qui devaient être si courts, on le passa chez madame de Limours; mon oncle l'abbé y dina, et il m'a souvent raconté ces derniers instants. Ce jour d'automne était doux et beau, et, vers le soir, la famille s'assit sur la terrasse du petit châtel, et au bout de l'avenue de châtaigniers tournée vers l'ouest, on voyait s'abaisser le soleil; une brume violette le cacha, l'ombre se répandit et, avec elle, le silence, le silence de l'automne, qui n'est pas, comme celui du printemps, égayé par les chants d'amour des oiseaux dans leurs nids : tout se taisait. Just était auprès de sa fiancée; il lui prit la main et la porta à ses lèvres : c'était la première fois :

» — Pardonnez-moi, mademoiselle; mais demain je ne serai plus ici.

» Elle détourna la tête pour cacher des larmes.

» — Chère fille, dit la comtesse, c'est pour bien peu de temps! un voyage de deux mois que suivra une réunion éternelle!

» — Il est vrai, je ne suis pas raisonnable, répondit Antoinette, j'ai le cœur serré : il me semble que ceux qui partent ne reviendront plus... Mon père est parti...

» Madame de Limours soupira et dit :

» — Tous n'ont pas même destinée; vos frères, ma fille, partent et reviennent tous les ans. Le vicomte reviendra comme eux.

» Elle inclina la tête : sa raison était convaincue, mais le cœur à des lois que la raison ne comprend pas. On causa encore, les affaires de famille, les arrangements d'avenir, les menus projets chers aux jeunes gens occupèrent le tapis. Le vicomte témoigna son désir de connaître l'aîné des frères d'Antoinette, le baron Charles de Limours, qu'il n'avait jamais vu. Madame de Limours parla de son fils avec un tendre orgueil : il devait soutenir le nom et relever la fortune de la famille; il aimait sa jeune sœur comme un

père, il était heureux de son mariage et il comptait la conduire à l'autel.

» — Quel beau jour ce sera ! dit le vicomte ; je ne pensais pas qu'on pût être si heureux sur la terre !

» Neuf heures sonnèrent au clocher de l'église.

» — Tircis, il faut songer à faire la retraite, dit le vicomte de Lignescourt ; offrez, mon fils, vos adieux à ces dames, demain il faudra être en selle avant le jour.

» Just se leva et baisa la main de sa belle-mère, puis il vint à Antoinette :

» — Embrassez-la, mon fils, dit madame de Limours.

» Il posa ses lèvres sur le beau front de sa fiancée :

» — Adieu ! adieu ! à toujours !

» Elle ne put parler. Le comte prit le bras de son fils et l'emmena jusqu'à la voiture. La comtesse monta ; Just se retourna et il vit Antoinette, pâle et en pleurs, appuyée sur l'épaule de sa mère :

» — Adieu ! dit-elle d'une voix faible.

» La voiture s'ébranla, et le vicomte dit à mon oncle, à demi-voix :

» — Que va-t-il arriver ? Sa douleur et ses craintes m'ont gagné !

» — *Esto vir* ! répondit mon oncle. Allez-vous céder à des terreurs d'enfant ?

» — Ce que Dieu garde est bien gardé, dit la comtesse en serrant les mains de son fils.

» Le vicomte partit le lendemain. L'absence, de si courte durée, fut bien adoucie : il écrivait tous les quatre jours à madame de Limours et Antoinette lui répondait par la main de sa mère ; ses parents lui racontaient les changements que l'on faisait dans le vieux manoir pour y recevoir la jeune épouse ; la comtesse achevait le meuble de tapisserie commencé depuis quatre ans pour la femme future de son fils ; le comte faisait venir de Paris des meubles, des glaces, et un clavecin que Lancret avait orné de peintures ; tout se préparait pour les fêtes nuptiales, tout se préparait pour les jours heureux.

» Le 20 novembre, le vicomte quitta Valenciennes, où son régiment avait pris garnison ; il faisait le voyage à cheval, selon la coutume du temps et il fallait coucher en route. Vous voyez que les temps sont changés. Il arriva le soir à Béthune et fut se loger à l'auberge de *l'Ecu d'Artois*. Il y avait chambrée complète : de gros marchands qui revenaient de la foire de Saint-Omer, des fermiers qui avaient payé le terme de la Saint-Martin à leurs seigneurs, des maqui-gnons, un officier recruteur, tout ce monde assis autour de la table, dans la grande salle, et attendant le souper, qui s'annonçait par des vapeurs odorantes. Just aurait mieux aimé être seul, mais il n'y avait pas de choix : il s'assit donc au bout de la table, près d'un homme de trente ou trente deux ans, qui avait l'air comme il faut. On apporta les plats et le silence se fit ; au premier

service, on commença à parler : la bière du pays et le vin de Bourgogne, que tout ce monde buvait à plein verre, déliaient les langues ; le voisin du vicomte, bon convive, bon compagnon, arrosa largement les viandes épicées qui formaient le repas ; il causait, et, comme toujours en France, la conversation se mit sur les affaires publiques, que chacun croit connaître et dont chacun glose librement. L'étranger prenait une part active à l'entretien, tout en conservant un air de hauteur et de supériorité ; le vicomte y jeta son mot également, mais avec réserve. On parla du maréchal de Saxe, alors à l'apogée de sa gloire ; l'étranger le louait avec enthousiasme ; Just fit quelques restrictions, l'origine et les mœurs du maréchal lui déplaisaient souverainement. Le voisin ne parut pas faire attention à cette critique, il s'étendit sur la récente campagne, celle où le vicomte avait fait ses premières armes ; il critiqua amèrement les opérations commandées par le maréchal de Lowendaël et, s'échauffant de plus en plus, il s'en prit aux personnes, blâma vertement un des officiers-généraux que le vicomte avait vu de près et dont il avait admiré la valeur et les services. Just profita d'un instant de silence, et avec une colère mal contenue, il répondit :

» — Vous vous trompez tout à fait, monsieur ; M. de Salligny n'a pas cessé un instant d'être à la tête des troupes, et les accusations que l'on porte contre lui sont de viles calomnies.

» — Répétez donc !

» — D'indignes calomnies ! je vous le répète.

» — Et vous croyez que je me laisserai faire la leçon par un morveux comme vous !

» — Je ne vous crains pas : la calomnie est une lâcheté, et je ne crains pas les lâches !

» — Vous me rendez raison, et sur l'heure ! s'écria l'étranger bouillant de colère et en saisissant le bras de Just.

» — Sur-le-champ dit-il. Sortons.

» Ils prirent leurs épées et sortirent précipitamment. Tous les convives s'étaient levés en tumulte.

» — Quatre témoins ! dit l'étranger d'une voix impérative.

» L'officier recruteur, ses deux sergents et un hobereau de campagne suivirent les adversaires, et aucun d'eux n'eut la pensée de faire un effort pour les réconcilier. Il faisait nuit : deux grosses lanternes d'écurie éclairèrent ce fatal combat... Le vicomte reçut une passe sous le bras, et, se fendant, il enfonça son épée qui perça le cœur du provocateur... Jamais coup plus adroit ni plus funeste.

» L'étranger tomba la face en avant ; les témoins le relevèrent : il vomissait une écume sanglante... ses yeux s'agrandirent, et, sans pouvoir articuler un mot, il expira...

» Au même instant, son domestique, averti trop tard, accourut :

» — Quel malheur ! s'écria-t-il en se jetant à genoux près du corps. Ah ! monsieur, qu'avez-vous fait ? Le fils d'une veuve ! il allait au mariage de sa sœur ! Ah ! mon maître ! un si brave gentil-homme !

» Just subit un noir pressentiment qui entraînait dans son âme comme son épée était entrée dans ce cœur qui ne battait plus.

» — Son nom ? dit-il.

» — Hélas ! c'est le baron de Limours, l'ainé... Ah ! quelle nouvelle pour sa mère et pour sa sœur !

» Just ne put ni parler, ni crier ; il se sentait mourir. Sans savoir ce qu'il faisait, ainsi qu'il l'a avoué plus tard, il recula comme si le mort l'eût repoussé, et il alla tomber dans un bûcher, dont il ferma la porte. Des heures s'écoulèrent sans qu'il se rendit bien compte de ce qui venait de se passer : il comprenait seulement que sa vie était finie et que l'irréparable était venu. Il répétait machinalement :

» — Antoinette avait raison... nous ne nous reverrons jamais ! jamais ! J'ai tué son frère ! O misérable ! pourquoi ai-je oublié Dieu et mes promesses ?...

» Bien avant le jour le bruit qui se faisait dans l'auberge le ramena à la réalité terrible et pressante. Il se leva de la terre où il était couché, et il trouva son domestique qui l'avait suivi et qui l'attendait avec anxiété :

» — Des chevaux ! lui dit-il.

Le domestique obéit, et dix minutes plus tard ils couraient tous les deux sur la route qui menait à la Ferté.

» Le soir de ce malheureux jour la comtesse de Lignescourt se trouvait seule ; elle arrangeait les présents destinés à sa bru, et parmi lesquels se trouvait un médaillon renfermant un admirable portrait du vicomte ; sa mère le regarda et le baisa :

« — Cher enfant ! se dit-elle, nous le verrons donc heureux ! Souris donc, mon fils ! ta figure semble toujours mélancolique, et pourtant n'estu pas favorisé ? Qui fut jamais plus aimé ! »

» Elle ferma les écrins, s'assit près du feu, et prit son chapelet : le temps lui paraissait d'une longueur intolérable : elle attendait son fils ce jour même, et les heures se traînaient d'autant plus longues que les moments de la réunion se rapprochaient ; elle pria pour le cher voyageur, son âme s'apaisa doucement. Son mari revint de la chasse et accourut près d'elle ; elle lui sourit, en disant :

» — Il va venir !

» — Oui, dit-il, et j'ai fait porter ma chasse chez Madame de Limours : sept perdreaux et un lièvre.

» Elle approuva d'un signe de tête ; son mari avait comme elle l'oreille au guet : une rumeur les fit tressaillir tous deux, le pas des chevaux résonnait dans la cour.

» — Le voilà ! s'écria la comtesse.

» Une flamme passait dans ses yeux, elle était prête à s'élancer. Just entra, et sa mère s'arrêta à sa vue : son père alla au devant de lui et s'écria :

» — Qu'y a-t-il, mon fils ?

» Just, livide, les yeux hagards, chancelant, ne répondit pas : son père le soutint, le conduisit au fond du salon, et lui répéta :

» — Tu souffres ! qu'est-il arrivé ?

» — Mon père, ma mère, dit-il d'une voix basse comme s'il avait craint d'ouïr ses propres paroles, j'ai tué le frère d'Antoinette ! notre mariage est impossible.

» — En duel ? demanda le comte.

» — Oui, mon père.

» Il s'affaissa sur une chaise, presque évanoui. Sa mère l'embrassa avec une pitié passionnée, son père essaya de le ranimer ; il revint un peu à lui, et il murmura :

» — Pardonnez-moi ! et il retomba mourant de fatigue et de douleur.

» La nuit fut terrible et suivie de deux jours de fièvre et de délire. Le troisième jour, la force et la jeunesse du vicomte triomphèrent : il revint à lui ; il revint au sentiment de ses peines. Ses parents étaient à ses côtés, il les regarda et dit :

» — Quel jour sommes-nous ?

» — Le 28, répondit son père.

» Just ne répondit rien, mais ses larmes partirent. C'était le jour de ses noces. Il resta en silence tout le jour, répondant seulement par des regards et des serrements de main aux caresses et aux soins de son père et de sa mère : il se taisait, il priait intérieurement et il levait ses yeux noyés de tristesse vers le Christ qui étendait ses bras au chevet du lit. On le veilla encore cette nuit ; le lendemain il prit un peu de nourriture et il demanda son écritoire.

» — J'ai un devoir à remplir, dit-il à son père.

» Il écrivit.

« A MADAME DE LIMOURS.

» Madame,

» Un misérable qui a porté le poignard dans votre sein attend vos ordres. Si vous voulez invoquer contre lui la justice des lois, il s'y soumet à l'avance. Si vous lui faites grâce, il vivra pour expier. Il n'ose implorer votre pardon ni celui de Mademoiselle de Limours : mais s'il est le plus coupable des hommes, il en est aussi le plus malheureux.

» J. DE LIGNESCOURT.

» Un courrier porta ce billet au petit château et il arriva à l'heure où l'on célébrait les funérailles du baron Charles. Deux jours après, une lettre fut portée à l'adresse du vicomte : Antoinette lui écrivait pour la dernière fois :

« Monsieur,

» Ma mère infortunée me charge de vous

» écrire : elle ne vous poursuivra pas, elle ne veut pas que d'autres parents souffrent ce qu'elle souffre. Je vous pardonne, car je sais que vous avez été insulté et provoqué. Il faut nous soumettre à la volonté de Dieu, mais nous sommes bien à plaindre. Adieu ! A Dieu.

» A. DE LIMOURS. »

Il lut et relut ce billet et le communiqua à ses parents. Il parut plus calme, et lorsqu'il put se lever, il passa de longues heures à la chapelle, en conférence avec mon oncle, qui l'avait élevé, et il méditait un projet : voulant décider de sa vie, il consultait Dieu et l'ami de ses premières années. Ses parents attendaient avec anxiété; ils connaissaient l'âme de leur fils et ils ne doutaient pas que cette ruine violente de ses espérances ne le poussât au désert, là où l'on expie, là où l'on oublie; ils gémissaient ensemble, mais sans qu'une pensée d'opposition se fit jour dans leur âme : ils comprenaient que tout était fini ici-bas pour leur malheureux enfant. Il vint enfin lui-même leur offrir la révélation attendue.

» — Je ne saurais demeurer dans le monde, dit-il, je ne me sens pas la vocation nécessaire pour le cloître et pour le sacerdoce; je suis si indigne, moi, le meurtrier !... je veux cependant me lier par des vœux irrévocables, et j'ai pensé à l'Ordre de Malte. Plusieurs de nos parents y sont entrés...

» — Oui, mon fils, et vous pourrez, comme eux, être reçu à titre de chevalier de Justice (1), mais vous serez éloigné de nous...

» — Je vous reverrai, mes chers parents...

» — L'Ordre, dans sa grandeur et son apparence mansuétude, est austère, rigoureux...

» — Je n'ai pas peur, je ne saurais plus rien craindre... Si mon naturel ardent m'a entraîné à un crime, si, de mes propres mains, j'ai abattu tout espoir de bonheur, j'apprendrai à me dompter sous cette règle sévère... et l'activité militaire de l'Ordre m'occupera... le profond repos du cloître, si j'allais à la Chartreuse ou chez les Bénédictins, me serait funeste.

» — Mais songez, mon fils, que c'est un engagement éternel, dit la comtesse.

» — Ma mère, comment, si je ne prononçais ces vœux solennels, comment Antoinette saurait-elle que je ne me marierai jamais, que tout est fini pour moi ? Elle pourrait croire que je reprendrais à la vie, moi, le meurtrier de son frère ! Elle ne me hait pas maintenant, elle me haïrait alors.

» — Mon fils, ce n'est pas à Dieu que vous sacrifiez votre liberté !

» — Non, mon père, et pourtant, j'ai le désir de me corriger et de me sauver, et j'espère que

Dieu agréera ma faible bonne volonté ! Je vous demande votre autorisation, mes parents bien-aimés.

» — Mon fils, c'est chose de trop grande importance; laissez-nous délibérer, votre mère et moi.

» Ils se consultèrent, délibérèrent, ils interrogèrent encore le vicomte, ils firent tout ce que conseillait la prudence et l'amour, et enfin le comte dit à sa femme, qu'une résolution si grave et si prompte désolait et navrait :

» — Laissons-le partir; il fera quelques caravanes sur les galères de l'Ordre, il oubliera ses peines dans une vie de périls et d'aventures, et il pourra encore nous revenir. Les vœux peuvent être retardés de dix, de vingt ans même... Consolerez-vous, ma femme, et rendez la liberté à votre fils... ici, vous le verriez se consumer de regrets et de douleur...

» Le vicomte parut satisfait, autant qu'il pouvait l'être; il témoigna à ses parents une vive et tendre reconnaissance, et, vers le printemps, il partit pour Marseille, où il s'embarqua pour Malte; mon oncle, qui lui était dévoué, le suivit.

» Je finirai demain cette triste histoire. »

» Mon oncle, par attachement pour le vicomte, a résidé à Malte pendant plusieurs années, et il parlait volontiers, dans sa vieillesse, des antiques splendeurs de l'Ordre de Saint-Jean : il énumérait les noms des grands maîtres signalés par leurs services. Raymond du Puy, qui fonda l'Ordre; Dieudonné de Gozon qui, aidé de ses bons chiens, tua un dragon; Pierre d'Aubusson, qui défendit Rhodes contre Mahomet II; Villiers de l'Île-Adam, qui résista six mois à Soliman, et pour qui la capitulation fut le coup de la mort; Jean de la Valette, qui sauva Malte, Alof de Wignacourt, si redouté des infidèles; Crillon, qui combattit à Lépante, tant d'autres qui poursuivirent les Ottomans dans toutes les îles, sur toutes les plages, on peut dire sur tous les flots de la Méditerranée, ce grand théâtre de l'histoire.

» Mais ces temps de gloire n'étaient plus, la puissance musulmane déclinait, l'Ordre ne voyait plus les flottes nombreuses du Croissant menacer ou Malte, ou l'Italie, ou l'Espagne; ses efforts se bornaient à réprimer l'audace des pirates barbaresques, et les caravanes de jeunes chevaliers n'avaient pas de plus noble objet. Ils n'avaient plus la chrétienté à défendre; ils sauvaient seulement des navires, des voyageurs et des cargaisons. Ils y apportaient cependant une grande énergie, car ni l'honneur ni la valeur n'avaient baissé dans les âmes; mais lorsqu'ils séjournaient dans leur île, sorte de vaisseau de guerre à l'ancre, l'oisiveté et la richesse faisaient naître de grands désordres.

» Le vicomte, neveu de plusieurs baillis et commandeurs, fut reçu avec empressement, et, après un séjour de trois mois, il prit l'habit de Saint-Jean : il ceignit l'épée bénite, qu'un chevalier ne doit tirer que contre les infidèles; le maître

(1) Dans l'ordre de Malte, on appelait chevaliers de Justice ceux qui avaient fait preuve de huit quartiers de noblesse dans la ligne paternelle et autant dans la ligne maternelle.

lui donna la croix blanche et le grand manteau : les vœux ne devaient être prononcés qu'après une année révolue. Sa physionomie recueillie et touchée, son air de piété frappèrent tous les assistants. Le grand maître (il se nommait Emmanuel Pinto de Fonseca) le félicita, les chevaliers de la langue de France l'embrassèrent, et, quelques jours après, il partit sur un navire de l'Ordre pour sa première course en mer, contre les pirates de Tanger.

» Il croisait avec un jeune chevalier de la langue de Provence, qui se nommait de Suffren, et tous les deux, à l'égal l'un de l'autre, se firent remarquer par leur aptitude et leur brillante et bouillante valeur; ils se prirent d'amitié; le chevalier de Lignescourt reçut au bras le coup de stylet d'un pirate, destiné à son frère d'armes et de religion; le chevalier de Suffren lui en témoigna une chaude reconnaissance, et lui dit un jour :

« — Avec votre esprit belliqueux et votre intelligence, vous parviendrez, je n'en doute pas, aux dignités de l'Ordre; mais prenez garde! prenez garde aux emportements fougueux de votre caractère! c'est là un écueil où sont venus se briser de belles carrières... Je vous parle en ami et en frère.

» Just le remercia, en avouant avec candeur que rien, pas même ce grand chagrin qui lui avait fait quitter le monde et ses espérances, rien n'avait pu calmer l'impétuosité de son sang, ni ces bouillonnements de colère qu'une contradiction faisait naître. Hélas! ils firent le destin de sa vie! et celui même qui l'avertissait, celui à qui un sort si glorieux était réservé, périt victime du point d'honneur à son tour, et répandit, sous une épée française, les restes du sang épargné par les guerres de l'Inde.

» Mais, reprenons. Le chevalier de Lignescourt fit glorieusement les quatre caravanes qui précédaient, chez les chevaliers de Malte, les vœux solennels, et à l'âge de vingt-cinq ans, il s'engagea d'une façon irrévocable. Cette même année, il revint en France et il passa quelques jours à La Ferté, auprès de ses parents, affligés et vieillissants. Ce fut une dernière consolation pour cette mère tendre, pour ce père qui portait ses chagrins avec tant de dignité. Just ne parla pas de mademoiselle de Limours; il apprit toutefois qu'elle avait perdu sa mère, et qu'elle vivait avec son jeune frère, qui n'était pas bon pour elle. Sa santé semblait languissante, et elle faisait peine à ceux qui l'avaient connue si aimable, si aimée jadis et si digne d'être heureuse.

» Le chevalier ne chercha pas à la revoir, et il repartit pour Malte, en emportant de son court séjour les plus tristes impressions, l'isolement de ses parents, le malheur de mademoiselle de Limours, le regret renouvelé de ce qui avait dû être, de ce qui ne serait jamais, l'irréparable, l'irrévocable, qui empoisonnent toutes les peines,

parce qu'ils enlèvent l'espérance, donnèrent à ses pensées une teinte de plus en plus sombre. Il ne chercha à Malte ni les relations, ni les plaisirs que les chevaliers se permettaient; il vécut seul au milieu de la foule, et l'église de Saint-Jean-Baptiste le voyait assidu à tous les offices et prosterné devant l'autel pendant bien des heures de la journée. Là seulement il trouvait un peu de paix.

» Il vivait, selon les règles de l'Ordre, à l'auberge de sa nation, et il y prenait ses repas en compagnie de ses confrères. Or, en ce temps-là, de vives discussions agitaient l'Ordre entier et formaient le sujet ordinaire des entretiens. Le grand-maître étant très avancé en âge, sa succession se voyait disputée à l'avance; un parti voulait donner le magistère au bailli de Tencin, le bailli de Mirabeau avait de nombreux partisans; des commandeurs portugais et italiens semblaient dignes de cette haute dignité, et il n'était pas de jour qui ne vit éclater de sanglantes querelles à propos d'une succession qui n'était pas ouverte. Je vous l'ai dit, l'Ordre de Saint-Jean conservait sa règle, son habit, ses formes extérieures, il gardait le sentiment héroïque qui avait fait sa gloire; mais l'esprit chrétien des fils du bienheureux Raymond avait presque disparu, et, sans parler d'autres désordres, les disputes, les duels se succédaient. Ces chevaliers, qui portaient une croix sur leur poitrine, ne pouvaient endurer une contradiction. Les rues retentissaient du cliquetis des épées; sur les murs, on voyait des croix rouges, qui disaient que là un chevalier était tombé. Un grand-maître fit placer une statue de la sainte Vierge au-dessus de chaque lanterne, dans l'espoir que l'image de la Mère de la Miséricorde inspirerait aux combattants le pardon chrétien; un autre fit des règlements sévères (on raconte même qu'un duelliste fut cousu dans un sac et jeté à la mer); un troisième ordonna que les duellistes videraient leurs querelles dans une rue unique de la ville, et qu'ils rengaineraient sur l'injonction d'un prêtre, d'une femme ou d'un chevalier. Et le duel, ainsi légalisé, entra de plus en plus dans les habitudes de ces hommes, qui se plaisaient dans les querelles, à défaut de combats.

» Les dissentiments que faisait naître le futur héritage du grand-maître provoquèrent des discussions sanglantes; le chevalier de Lignescourt n'y avait pris aucune part, quoique ses convictions fussent arrêtées et qu'il n'accordât en pensée ni approbation ni suffrage au bailli de Tencin. Il préférait un ami du bailli de Suffren, chevalier de la langue d'Auvergne, dont la prudence et le courage étaient appréciés de tous ceux que les intrigues du bailli de Tencin n'avaient pu séduire. Jusqu'alors il avait assisté en silence aux disputes que ce sujet suscitait tous les jours et à toute heure; mais il vint un jour malheureux où un très jeune homme, français aussi, parla

avec une insolente légèreté du grand-maitre et surtout du commandeur de Mauryane, le candidat préféré de Just de Lignescourt. Just répondit avec vigueur, le jeune homme riposta, et la discussion, s'envenimant, devint une violente dispute. Quelle parole offensa le malheureux Just ? on n'a jamais pu le dire ; tout ce qu'on sait, c'est que, dans un transport de colère, il frappa au visage son interlocuteur. Celui-ci pâlit sous l'affront, et cria avec rage :

» — Nos épées, et sortons !

» Le chevalier de Lignescourt croisa ses bras sur sa poitrine, et répondit :

» — Je ne me bats pas en duel.

» A ce mot inouï, il s'éleva autour de lui une clameur d'injures et de provocations :

» — Vous devez vous battre ! Vous déshonorez l'Ordre ! Allons, votre épée et en avant, si vous n'êtes bêtard et couard.

» Il répéta encore :

» — Je ne me bats plus en duel.

» Il était, nous a-t-on dit, immobile et pâle comme la statue d'un tombeau ; et lui, si violent, ne répondit pas un seul mot aux insultes dont on l'accablait. Les chevaliers allèrent chercher le pilier de l'auberge. Vous savez qu'on nommait pilier un ancien chevalier de chaque langue, qu'il dirigeait l'hôtellerie ou auberge où logeaient les jeunes chevaliers et qui veillait sur eux.

» Il vint ; c'était un homme aux cheveux blancs, éprouvé par vingt campagnes et dix blessures :

» — Mon fils, dit-il à Just, vous devez une réparation à votre frère, l'honneur le veut.

» — Je ne puis me battre, ma conscience me le défend.

» — Il fallait alors vous modérer.

» — J'ai eu tort, je le sais ; je le déplore.

» — Cela ne suffit point, il faut aller sur le terrain.

» — Je n'irai pas.

» Cette scène dura longtemps, elle fut amère et terrible pour le chevalier ; mais ni la prière, ni les injures, ni les plus sanglantes provocations ne purent rien obtenir de lui. A sa bouillante impatience avait succédé un calme invincible, un calme sublime, c'est le mot qu'employa plus tard un témoin de cette scène cruelle. Il fut décidé qu'on s'en remettrait à la décision du grand-maitre. Et Just fut retenu aux arrêts dans sa chambre.

» Le lendemain, le commandeur de Mauryane et le pilier le vinrent trouver et l'exhortèrent à entrer en lice. Il refusa obstinément : tous deux lui dirent qu'il s'exposait à une pénalité terrible, puisqu'il violait les lois de l'honneur, qui faisaient le code des religieux chevaliers.

» — Je préfère, dit-il, les lois de l'Évangile ; j'expierai mes fautes de la manière que Dieu voudra.

» Les vieux chevaliers le quittèrent avec une douleur et une inquiétude extrêmes, et que la

suite ne justifia que trop. Deux jours après, Just fut amené devant le tribunal du grand-maitre, qui avait pour assesseurs les plus anciens profès de l'Ordre. Just parut devant cette assemblée imposante, sans forfanterie et sans effroi : il était tranquille comme un homme dont le sort est fixé. Il répondit négativement aux instances que lui fit le grand-maitre, qui, d'un ton paternel, l'engagea à rendre raison au jeune homme sur lequel sa main s'était levée.

» — Vous devez lui rendre l'honneur !

» — Ma colère, Éminence, n'a pu entacher son honneur, j'ai eu les torts et je les confesse ; mais la réparation que vous exigez, je ne puis l'offrir.

» — Sont-ce des scrupules de dévotion qui vous arrêtent ?

» — Quand cela serait, Votre Éminence, chef d'un ordre religieux, ne saurait les blâmer.

» — Nous sommes religieux et soldats, et les taches faites à notre honneur se lavent dans le sang. Obéissez, mon fils, suivez votre frère insulté dans le préau de cette maison : moi et les chevaliers ici présents nous serons vos témoins.

» Just croisa de nouveau ses bras sur sa poitrine, et répondit :

» — Je ne puis ! J'ai tué autrefois en duel un homme dont la vie m'aurait dû être sacrée : j'ai juré à Dieu, sur mon éternité, que je ne me battrais plus ! Vous pouvez, Éminentissime maitre, faire de moi ce que vous jugerez bon : je me soumetts à votre arrêt.

» L'arrêt fut, en effet, rendu, sans miséricorde et sans appel. Le chevalier de Lignescourt, dernier rejeton d'une race si vaillante et si noble, qui s'était signalé lui-même dès ses premières armes, fut condamné à être dégradé, à faire, quarante-cinq jours de suite, amende honorable devant l'Ordre assemblé, à demeurer cinq ans enfermé dans une prison obscure et à passer le reste de sa vie dans une étroite captivité ! L'infortuné qui l'avait provoqué fut mis en prison, parce qu'il n'avait pu laver son honneur, car la loi qui punissait en France ceux qui se battaient, frappait à Malte ceux qui ne se battaient pas.

» Mon oncle, en voyage sur les côtes d'Espagne, accourut à Malte dès qu'il connut cette affreuse sentence. Il vit, dans le sanctuaire de Saint-Jean, le malheureux vicomte, sans croix, sans épée, à genoux sur les dalles au milieu du chœur et tenant à la main la torche qui sert aux amendes honorables. Il paraissait recueilli et concentré en lui-même, et son attitude, aux principales parties de la messe, décelait une ardente dévotion.

» A force de supplications, mon oncle obtint de le voir, une seule fois, dans sa prison. Il entra dans cette tour, où l'air et le jour ne pénétraient que par une étroite meurtrière, où manquait tout ce qui peut rendre l'existence supportable. Just était assis sur un banc de pierre scellé dans le mur : il priait. Mon oncle se jeta à son cou avec

des larmes et des transports de douleur ; il s'efforça de le consoler.

— Ceci, dit-il, est la punition de la mort de Charles, et que miséricordieux est Dieu qui me châtie ici-bas ! Je n'ai pas manqué à mon serment, j'expie mes fautes, j'attends la mort, je suis en paix ; si ce n'était la douleur de mes chers parents, je ne m'estimerais pas malheureux. Mon cher ami, vous les reverrez, demandez-leur une tendre bénédiction pour leur fils, et dites leur que leur souvenir ne me quitte jamais. Pour mademoiselle de Limours, dites-lui que j'irai l'atten-

dre au ciel... Calmez-vous ! Souvenez-vous de ce solitaire dont vous me lisiez la vie autrefois et qui vivait dans un sépulcre égyptien, où il priait Dieu sans cesse... Je suis comme lui... enfermé d'avance dans mon tombeau...

» Mon oncle ne le vit qu'une seule fois : la sixième année de sa captivité le chevalier de Lignescourt mourut de la mort des élus : Antoinette le reçut aux portes du ciel (1). »

M. BOURDON.

(1) Le fond de cette histoire est véritable.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BROCMETTES DE FOIE

Coupez en tranches minces de la grandeur de deux ou trois centimètres du foie de veau ou des foies de volaille (il faut les faire dégorger préalablement), assaisonnez, avec poivre, sel et une goutte d'huile d'olive. Coupez de petits carrés de lard en lames, et faites une brochette en plaçant alternativement une tranche de lard, une tranche de foie. Répandez de la chapelure sur le tout, et faites griller à un feu modéré. Servir très chaud avec de la moutarde.

RESTES DE VOLAILLE

Si vous avez quelque reste de volaille, faites-le

cuire dans du bon bouillon avec une poignée de riz ; passez au tamis ; faites réchauffer au bain-marie, en y ajoutant le bouillon, mettez un peu de beurre fin, et servez cette purée avec des croûtons en guise de potage.

NOIX DE VEAU MARINÉE

Piquez une noix de veau avec des filets de langue de bœuf à l'écarlate et des lardons ; faites-la mariner durant douze heures avec huile, vinaigre, épices, thym, laurier, tranches de carottes. Faites la rôtir en la couvrant d'un papier beurré, servez avec une sauce poivrée.

REVUE MUSICALE

MORT DE M^{me} F. MOUVIELLE Célèbre Professeur de chant à Lyon.

Il ne nous est pas possible de passer sous silence la perte d'une aussi grande musicienne, d'un professeur aussi distingué, d'une âme de femme aussi vaillante et aussi généreuse que celle qui vient de nous quitter.

Madame Mouvielle s'est éteinte dans un âge avancé ; mais elle avait conservé presque jusqu'à la dernière heure une vigueur peu commune, une énergie et une volonté qui pendant sa vie lui firent accomplir des prodiges.

Ce n'est pas une biographie que nous voulons faire ici. Sa carrière, à la fois si longue et si brillamment remplie, foisonne de tant d'incidents, contient la matière de tant de récits intéressants, qu'elle exige un cadre plus large que celui dont nous pouvons disposer.

Il faut, d'ailleurs, que le temps apporte sur

cette tombe à peine close, à côté des fleurs qui se fanent, ces autres fleurs de l'immortalité qui chaque jour rayonnent davantage autour des morts illustres. Alors, quelque savante plume, plus autorisée que la nôtre, réunira tous les innombrables feuillets de cette vie si féconde en travail, en persévérance, en courage, si remplie de l'amour de l'art pur, de dévouements superbes, et de généreux entraînements.

Aujourd'hui, nous voulons seulement être des premières à rendre hommage à la mémoire de la grande artiste, nous, qui l'avons vue à l'œuvre pendant près de quarante ans, toujours sur la brèche, luttant pied à pied contre le mauvais goût, avec l'arme sûre d'une méthode incomparable, dont bien peu de professeurs, à notre époque, possèdent les traditions.

Nous voulons dire à nos jeunes lectrices, que madame Mouvielle a consacré toutes ces années à deux générations, qui sont encore debout pour

affirmer de quel prix a été son influence dans presque toutes les familles lyonnaises, où elle a répandu le goût de la belle musique, et quelle place honorable elle a occupée dans notre art contemporain.

Sa réputation était telle, que même les élèves des autres professeurs venaient, à la fin de leur éducation musicale, prendre quelques leçons chez elle, comme on vient à Paris, pour « se finir », disaient-elles, et surtout pour avoir la gloire de se nommer ses élèves.

On peut dire qu'elle passa toute sa vie au milieu des jeunes filles et des jeunes femmes, car beaucoup continuaient les leçons après leur mariage.

C'étaient des séances d'un si grand intérêt, que les mères elles-mêmes y trouvaient un charme réel, et le jour de la leçon était un jour de fête.

Quand surtout elle tenait une élève intelligente et bien douée, alors elle devenait admirable. Pas un mot, pas une phrase qui ne fussent raisonnés, fouillés, retournés sous chaque face. Elle avait le génie de la démonstration. Son visage se transformait, elle devenait belle à voir ainsi; on sentait devant soi une artiste de race, possédant l'enthousiasme, le feu sacré, une intelligence d'élite, en un mot une musicienne d'un goût sûr et du sentiment musical le plus élevé.

Le nombre de ses élèves serait incalculable; depuis les nobles familles de Bellecour, en passant par le haut commerce et la petite bourgeoisie, on ne peut nier qu'elle a vu défiler chez elle toute la grande cité lyonnaise. A ceux qui étaient pauvres elle ne demandait rien. C'étaient de jeunes filles, avec des voix superbes, dont les parents seraient un jour à l'abri de la misère.

Sa journée commençait à sept heures et demie et ne s'achevait qu'à huit heures du soir. Sa tasse de café, prise en se levant, la conduisait jusqu'à onze heures, où elle ne prenait que trente minutes pour déjeuner; elle avait dû, pour contenir toutes les impatiences, ne donner des leçons que d'une demi-heure.

Malgré cela, beaucoup d'aspirantes élèves étaient inscrites pour prendre la première place vacante, soit par une indisposition, soit par un départ, et étaient admises comme auditrices, en attendant.

S'imaginer-t-on avec quelle satisfaction la courageuse femme voyait, à la fin de la journée, partir la vingt-quatrième, et souvent la vingt-cinquième élève?

Madame Mouvielle ne sortait que le vendredi, jour consacré aux couvents et pensionnats les plus importants, qui s'imposaient de gros sacrifices pour pouvoir inscrire son nom en tête de leurs programmes d'études. Elle montait des chœurs qui faisaient l'admiration des autres artistes de la ville par leur remarquable exécution.

C'était une journée écrasante pour la vaillante artiste. Dès sept heures du matin, Burais, le vieux cocher, dont le nom mérite d'avoir sa place ici, était à la porte et n'attendait jamais longtemps, car madame Mouvielle était d'une exactitude militaire. Alors son mari, M. Mouvielle,

prenait place à ses côtés et l'accompagnait: elle avait peur en voiture. Il faut ajouter que ce n'était pas sans raison: les couvents et les pensions sont tous situés sur les hauteurs, telle que Fourvières, qui entourent la ville, et il fallait gravir et redescendre ces coteaux à pic. Burais avait des précautions de mère pour son précieux équipage; il comprenait toute l'importance de sa mission, et il en était fier. *Nous avons eu l'honneur d'être menée par lui*, et il nous disait avec orgueil, il y a deux ou trois ans: « J'ai conduit madame Mouvielle pendant plus de trente ans. »

Comme la maison de madame Mouvielle était le rendez-vous de toutes les célébrités de passage à Lyon, on y entendait souvent de très belle et bonne musique.

A l'une de ces séances exceptionnelles, où nous eûmes la bonne fortune de nous trouver avec l'auteur du *Désert*, elle fit exécuter devant Félicien David, émerveillé, les chœurs de son *Christophe Colomb*, par environ quarante élèves. Ces voix étaient splendides, et le maître, déjà célèbre, avoua que l'exécution, les mouvements, les nuances, étaient irréprochables; la division et le groupement des voix d'une entente qui n'admettait aucune critique.

Les longues fatigues du professorat, l'abus de la parole dans la démonstration, firent perdre de bonne heure à madame Mouvielle la délicieuse voix dont elle était douée.

Mais il reste encore à Lyon bon nombre de familles où l'on se souvient des succès qu'elle y obtint dans les concerts de charité auxquels elle ne refusait jamais son concours. On cite surtout une séance mémorable, donnée au bénéfice des Polonais, où, avec une simple romance de sa composition, elle toucha si profondément son auditoire par sa voix expressive et son incomparable diction, que l'on vit tout le monde pleurer, même les hommes!

Quand elle eut achevé son dernier couplet, des bis s'élevèrent de tous les points de la salle. Au même moment, un petit carré de papier, venu d'une stalle, circula rapidement de mains en mains et fut remis à la cantatrice avec prière de le chanter comme quatrième couplet. Sans hésitation, et sans le lire d'avance, madame Mouvielle attaqua le premier vers et arriva au huitième sans avoir fait une seule faute de prosodie, faisant ressortir tous les côtés heureux de cette improvisation. Quand elle eut fini et pendant qu'on lui discernait de nouveaux bravos, ses yeux découvraient un nom au bas de ce petit papier, et ce nom était celui de Châteaubriand, qui, présent à cette séance, avait voulu rendre hommage aux proscrits en même temps qu'à l'éminente interprète.

Comme compositeur, madame Mouvielle laissait un léger bagage, le temps lui a toujours manqué pour écrire. Mais on sent, dans le petit nombre de pages qu'elle a livrées à la publicité, l'inspiration facile, le style large, la note toujours vraie. Nous n'insisterons pas là-dessus, si nos abonnés veulent bien se souvenir qu'ici-même, il n'y a pas longtemps, nous avons parlé de cette musicienne

de talent et de goût, en citant quelques-unes de ses compositions, lors de la publication de ses deux dernières bluettes : *la Jolie Vieille* et *les Merles de Rosette*. Elles auront été le « chant du cygne lyonnais. »

On assure qu'elle laisse bon nombre de pièces manuscrites. S'il en est ainsi, nous ne manquons pas de les signaler, car, nous l'espérons, elles tomberont en des mains qui sauront les sauver de l'oubli.

On pense que la ville de Lyon, jalouse de rendre un juste hommage à l'une de ses plus remarquables illustrations artistiques, en consacra le souvenir en confiant à l'un de ses sculpteurs de talent l'exécution d'un buste destiné à prendre place dans l'un de ses théâtres de musique ou de ses musées.

On a de madame Mouvielle un très beau portrait en pieds, grandeur naturelle.

Nous avons pensé que cette esquisse d'une vie entièrement consacrée à la jeunesse devait avoir sa place dans une publication qui lui est spécialement destinée, le talent étant de tous les pays.

MARIE LASSAVEUR.

Nous appelons l'attention de nos abonnées sur les valse de mademoiselle Wild, publiées dans notre dernier numéro.

Ce sont des pages charmantes, d'un goût parfait, vives, légères et pourtant expressives.

Nous comptons en reparler après les avoir relues; le temps nous ayant manqué pour le faire d'une manière approfondie.

M. L.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Que ta pensée amie ne me cherche pas sous le toit conjugal, ma petite Jeanne : Le mari, la femme et les enfants ont émigré depuis quelques semaines avec autant d'indifférence que s'il ne s'agissait pas d'abandonner des pénates fidèles à un silencieux isolement; avec le même courage que s'ils allaient retrouver leurs habitudes familières au lieu de s'exposer, à l'imprévu d'une villégiature temporaire traversée par mille incidents fâcheux, atténués, il est vrai, en partie par la vigilance de la maîtresse de maison qui nous reçoit; tu ne t'en étonneras point quand je t'aurai nommé madame R., cette femme intelligente, active et pratique si fort appréciée par la plupart de nos chères abonnées.

Madame R. se couche de bonne heure et se lève tôt ce qui lui permet d'avoir accompli la valeur d'une journée de travail avant qu'il fasse jour chez ses hôtes. Ils n'ont pas encore ouvert leurs yeux à la lumière, étiré leurs membres engourdis par le sommeil, écarté leurs rideaux et agité leur sonnette, qu'elle a déjà prévu leurs besoins, deviné leurs désirs et disposé toutes choses pour leur bien-être et pour leurs plaisirs.

Quand ils l'abandonnent après une bonne nuit passée entre des draps bien blancs parfumés d'iris ou de lavande, quand ils lui demandent des nouvelles de sa nuit à elle, ils ne soupçonnent pas de quelles pensées utiles ce front serain a porté l'empreinte depuis l'aurore, combien de recommandations et d'ordres ces lèvres souriantes ont exprimé déjà; et, certes, on les étonnerait beaucoup en leur disant tous les travaux

accomplis, dès le matin, par cette petite main quelque peu ridée qui se tend pour serrer la leur.

A partir de cette cordiale étreinte, madame R., l'esprit dégagé de ses plus pressantes préoccupations matérielles, appartient à ses amis et se consacre sans partage à eux.

« Ne vous gênez pas; disposez de mon temps à votre guise; depuis midi jusqu'au soir je vis de mes rentes! » dit-elle avec cette cordialité quelque peu empreinte d'une vulgarité dont elle ne se dépouillera jamais complètement.

Et, vraiment, l'on ne se fait point répéter cette recommandation; l'on use et l'on abuse sans scrupule des *rentes* ainsi offertes à l'indiscrétion de chacun, et si l'aimable femme prodigue sans compter ses *revenus* et même son *capital*, je dois avouer que, tout compte fait, elle ne s'en trouve pas plus pauvre au bout de l'année, et qu'on pourrait lui appliquer en l'étendant cette remarque si vraie :

« L'aumône enrichit! »

Je prends plaisir à l'entendre chaque jour distribuer ses conseils, ses avis et ses recettes; tantôt j'assiste à ses conférences pratiques, dissimulée par les ramures d'une charmille ou par les plis du rideau qui flotte devant ma fenêtre ouverte; tantôt je me mêle franchement à ses élèves et je sollicite ma part d'enseignements.

« Vous en savez autant que moi maintenant, fait-elle, et je vous soupçonne quelque peu de vouloir *me faire poser*. » Mais en dépit de cet injuste soupçon, elle ne m'écartera pas de la distribution générale et je recueille incessamment les miettes du festin.

L'autre jour, je me plaignais du manque de fruits qui nous jette, cette année, dans une grande disette de confitures.

« Après tout, ajoutais-je, nous serons quittes pour nous adresser aux confiseries des grandes villes; celles-là ne sont jamais au dépourvu; je ne comprends pas comment elles peuvent se procurer ainsi ce qui manque à tout le monde!

— Etes-vous naïve à ce point? répliqua ma vieille amie; comment! vous ne devinez pas le procédé commercial? Eh! ma chère petite, sous une étiquette quelconque, on vous vend la première préparation chimique venue; on a su donner à une drogue anonyme le parfum et la couleur, ou à peu près; on baptise la chose d'un nom connu et vous la payez plus ou moins cher selon ce nom-là.

— Vraiment! vous croiriez?

— Je crois que de nos jours on frelate tout: les sentiments et le chocolat! les principes et la chicorée! les vieilles idées et le vin nouveau! De là, ma chère enfant, des esprits faussés et des estomacs affaiblis! des cœurs desséchés et des dents gâtées! des éducations manquées et des santés détruites!... Falsification générale! anémie universelle!...

— Ce ne sont pas du moins les vins à la fuchsine, les pseudo-caféés et les confitures à base d'essences minérales que vous rendez responsables de nos défaillances morales, j'imagine?

— Bah! qui sait?... tout se lie et s'enchaîne tellement en ce bas monde... et puis Jacotot n'a-t-il point dit: « Tout est dans tout... » Mais à propos de confitures, si vous êtes au dépourvu cette année, laissez-moi vous offrir mon superflu.

— Du superflu? Vos vergers ont-ils donc été privilégiés?

— Il s'agit bien de mes vergers. Ils se sont montrés avarés et rechignés comme les autres, et peut-être davantage. Mais mon potager, heureusement, était là!

— Votre... potager?

Sans me répondre, madame R. ouvrit l'armoire aux confitures, en tira un pot de la plus appétissante couleur ambrée, le décoiffa majestueusement, et, me tendant une cuillère, me dit ce seul mot:

« Goûtez! »

— Oh! la délicieuse marmelade de prunes! m'écriai-je; sont-ce des mirabelles, des damas d'or ou des Sainte-Catherine?

— Ce sont tout uniment... des carottes. Je tiens ma recette à votre disposition. Il n'est point trop tard encore pour l'expérimenter.

J'étais émerveillée.

— Du moins les groseilles ne vous ont point manqué! remarquai-je en désignant du doigt un rayon du plus beau rouge.

— Des groseilles, cela? pas le moins du monde: c'est de l'épine-vinette; cela se fait comme la groseille de Bar: coupez chaque petit fruit à quelque distance de la tige principale; enlevez le pépin avec une plume; pesez une livre et demie

de sucre par livre de fruit; quand le sirop est à point, faites faire très vite trois bouillons à la flamme; la cuisson dure une minute et vous avez la plus fine et la plus économique des confitures.

« Voici maintenant des confitures de cynorhodon... qui remplaceront le bismuth avec avantage. Quant aux sirops, je n'ai pu faire que du sirop de mûres, et j'ai cueilli ma récolte le long des haies. Mais quel sirop! il constitue une économie réelle en cas de bronchite, je vous l'assure, et ce n'est pas moi qui gaspillerai mon argent en petites fioles chez messieurs les apothicaires si j'ai des chats dans le gosier l'hiver prochain! »

Des flacons remplis d'un liquide transparent, de l'or fluide, en vérité, faisaient suite aux sirops:

« Qu'est-ce que cela? demandai-je.

— De la liqueur de genièvre; cela se fait en toute saison, et quand les *cassissiers*, les *prunelliers*, les *cerisiers* sont demeurés stériles, c'est doublement précieux. Encore un produit des vergers naturels, ma petite.

— Est-ce bon, cela? demandai-je avec défiance.

— Goûtez! » fit encore une fois madame R.

C'était si moelleux et si chaud, ma petite Jeanne, que je t'envoie la recette. Non... je t'envoierai plutôt la liqueur elle-même. Transmets la recette à tes amies:

« Pour un litre d'eau-de-vie, un verre de baies vertes. Faire infuser pendant quarante-huit heures en y ajoutant l'écorce d'un citron et une pincée de safran.

» Préparer un sirop un peu fort; y mêler l'eau-de-vie imprégnée de genièvre, de citron et de safran, et mettre en bouteilles sans plus de cérémonies. »

« Il se trouve là-dedans des digestions parfaites qui eussent pu tourner mal, ajouta ma vieille amie, et partant, quelques pintes de bonne humeur au lieu de maussaderies... la santé, c'est la gaieté; la gaieté, c'est... une foule de bonnes choses! tout se lie et s'enchaîne, ma chère enfant! »

Je ne pus m'empêcher de rire en taxant madame R. de matérialisme. Cependant, je me disais tout bas qu'un de nos défauts actuels, à nous autres femmes, c'est le manque de sérieux, de conscience même, dans les détails pratiques essentiels. Nous sacrifions trop à l'apparence; nous sommes esclaves des dehors... Que notre salle à manger soit ornée de fleurs; que de vieilles porcelaines s'y étalent le long des murs; que des rideaux de prix s'y drapent devant les fenêtres; que quelques pièces d'orfèvrerie scintillent derrière la glace des buffets, cela nous suffit, généralement.

Quand vient l'heure des repas, si la cuisinière sans direction nous sert des légumes crus, des viandes trop salées, un rôti brûlé, une nourriture malsaine enfin, nous nous en consolons en admirant les sculptures des buffets et les effets de lumière sur les faïences... Mais, pendant ce temps-là, nos maris repoussent avec humeur leur assiette encore pleine; se nourrissent de

fromage et de fruits pour ne pas mourir de faim; se disent qu'ils dîneraient beaucoup mieux au premier restaurateur venu et sentent diminuer d'autant leur considération pour leur femme, comme maîtresse de maison. Or, *comme tout se lie et s'enchaîne...* de diminution en diminution... tu n'auras point de peine à conclure, n'est-ce pas, Florence ?...

Et dire qu'en mettant un peu la main à la pâte, en surveillant la cuisine et la cuisinière, en puisant à des sources de bon aloi les éléments nourriciers, en confectionnant de nos propres mains des gâteries non empoisonnées, telles que des confitures avec des fruits et des liqueurs sans produits chimiques, nous éviterions ces catastrophes ! que nous verrions nos maris, exempts de névralgies, de dyspepsies et de gastrites, rester joyeusement auprès de nous ! que nos enfants élevés dans une gaie atmosphère morale, dans de saines conditions physiques, auraient des visages rosés, des joues rondes, et pourraient affronter, sans redouter l'étiollement, la fatigue des études !...

O petite Jeanne ! qu'il y a de grandes et in-

nombrables choses dans un pot-au-feu bien mené, dans une lessive sans taches et dans un ménage tenu consciencieusement !

Mais à qui le dire maintenant ? Avons-nous le temps d'y réfléchir quand les conférences avec nos couturières absorbent notre intelligence et notre imagination ? Quand les devoirs mondains nous semblent les premiers à remplir ? quand les luttes de salon et les rivalités mesquines usent nos forces ? quand la suprême critique à faire d'une femme, la critique dont elle ne se relève point, est celle-ci :

« Elle est pot-au-feu »

Eh bien, consolez-vous, mesdames, vous toutes que l'on cherche à flétrir de cette épithète : il y a de l'imagination, de la poésie même, dans le pot-au-feu... la poésie des humbles efforts, des humbles travaux en vue de l'intérêt de la famille ! la poésie d'une tendresse vigilante immolant ses aises au profit de ses affections ! la poésie des petits dévouements parfois incompris mais toujours fructueux ! la poésie la plus sainte enfin : celle du devoir accompli !

FLORENCE.

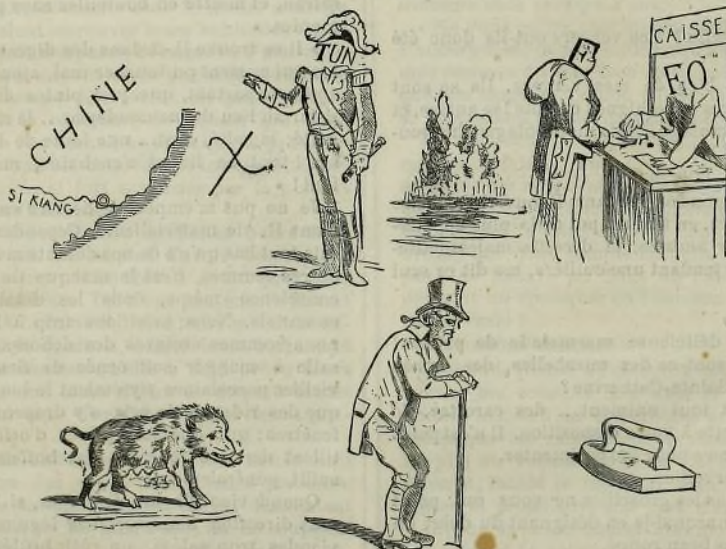
MOSAÏQUE

Sur la porte de sa chambre, Linnée avait écrit :
Vis dans l'innocence : Dieu est présent.

La meilleure manière de se venger est de ne pas ressembler à celui qui nous fait injure.

Marc-Aurèle.

RÉBUS



Le mot de la Charade contenue dans le numéro d'Octobre, est : *Dictionnaire*.
Explication du Rébus d'Octobre : *Que votre cœur ne se laisse pas aller à l'abattement.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY